

Univers 12

Outre Monde

La croisée de tous les chemins...

Hors-la-loi

Nouvelles

Outlaw

Frédéric Czilinder

Non coupable

Thomas Spok

Les Sauvages

Aurélie Wellenstein

L'innocence et la boue

Marie Loresco

Horizona Dream

Richard Mesplède

La ville nébuleuse

Louisia

Article

D'Interpol à Interco...

Didier Reboussin

Illustrations

Alda - Tony Patrick Szabo - Clg - Run's

Cyril Carau - Annick De Clercq - Nathy

Octobre 2012

Sommaire

<i>Outlaw</i>	4
Nouvelle de Frédéric Czilinder	
Illustration de Tony Patrick Szabo	
<i>Non coupable</i>	30
Nouvelle de Thomas Spok	
Illustration de Clg	
<i>Les Sauvages</i>	33
Nouvelle de Aurélie Wellenstein	
Illustration de Run's	
<i>D'Interpol à Interco : bandits et policiers du futur</i>	60
Article de Didier Reboussin	
<i>L'innocence et la boue</i>	66
Nouvelle de Marie Loresco	
Illustration de Cyril Carau	
<i>Horizon Dream</i>	92
Nouvelle de Richard Mesplède	
Illustration de Annick De Clercq	
<i>La ville nébuleuse</i>	102
Nouvelle de Louisia	
Illustration de Nathy	

Illustration de couverture : [Alda](#)

Éditorial

Que ce soit dans le folklore, la fiction ou la réalité, la figure du hors-la-loi occupe une place ambiguë. Car il peut être, tel Robin des Bois, voleur au grand cœur qui combat l'injustice, un rebelle qui s'oppose à un pouvoir légal, mais inique, par exemple William Wallace, ou être lui-même un criminel endurci guidé par l'appât du gain ou l'anarchie, tels Al Capone ou Jules Bonnot.

Les six nouvelles qui constituent cet Univers 12 présentent le hors-la-loi dans ces différents contextes en empruntant les chemins de l'imaginaire. Enfin, l'article de Didier Reboussin s'arrête sur une organisation, l'Interco dans les romans des époux Le May, qui traque et met hors d'état de nuire les hors-la-loi.

Chers amis, je vous souhaite une agréable lecture...

Cyril Carau

Navigation

- Feuilletter ce webzine en tirant sur le coin des pages.
- À tout moment vous pouvez revenir au sommaire en cliquant sur le lanceur (la sphère en haut de chaque page).
- Vous pouvez télécharger ce webzine aux formats [PDF](#) | [EPUB](#), ainsi que l'[archive](#) contenant les trois formats.

Outlaw

une nouvelle de Frédéric Czilinder
illustrée par Tony Patrick Szabo

J'ai vécu cette scène des dizaines de fois.

La ville semble déserte, abandonnée. Les chiens eux-mêmes préfèrent se cacher. Un vent brûlant s'engouffre dans la rue et fait claquer un volet avec une inquiétante régularité tandis que des nuages de poussière tourbillonnent, entraînant des buissons d'amarante dans le giron d'une danse erratique. De part et d'autre de *Main Street*, des visages blafards apparaissent derrière les carreaux crasseux des habitations, puis s'effacent aussitôt, spectres évanescents et anonymes. Oui, il ne fait pas bon être dehors. Pas aujourd'hui.

Dans ce silence sépulcral, le tintement de nos éperons et le martèlement de nos bottes paraissent assourdissants. L'air surchauffé rend la tension presque palpable.

Mes quatre compagnons et moi sommes à mi-distance, lorsque la porte du bureau du shérif s'ouvre à la volée et qu'en surgit Dick Dickson.

Il s'avance en plein soleil, les bras le long du corps, les mains tendues, dans une posture défensive.

— J'vous attendais, les gars ! nous lance-t-il avec un accent texan à couper au hachoir. J'ai cru que vous ne viendriez jamais.

Son regard reste dans l'ombre de son stetson, ce qui confère à son sourire un air étrangement carnassier.

Le légendaire Dick Dickson, avec ses deux ceinturons croisés sur la taille, dont les holsters sont garnis des non moins fameux Colt « Pacificateur ». Épinglée sur sa poitrine, son étoile de représentant de la loi renvoie agressivement les rayons du soleil.

Il crache avec mépris un jet de chique brunâtre sur le sol.

— Rendez-vous et je vous jure que vous aurez droit à un procès équitable, avant d'être pendus haut et court !

Je racle le fond de ma gorge desséchée pour répliquer, mais aucun son n'en sort, sinon un râle presque inaudible.

— Tant pis pour vous, les gars.

En un clin d'œil, ses deux Colt jaillissent de leur étui et crachent leur feu meurtrier. À ma droite, la tête de Joe explose. La partie supérieure de son crâne s'envole avec son chapeau. Merde ! Ça n'était pas au menu des réjouissances ! Ma main rampe alors sur ma hanche et se referme sur la crosse de mon Remington pendant que retentissent les détonations suivantes et que sifflent les balles autour de moi. Mon index presse la détente, mon bras tout entier tressaute avec le recul, et le canon vomit sa gerbe de flammes. Je réarme le chien, et je tire à nouveau. Et encore, et encore. Je vide le barillet de mon six-coups, en vain. L'autre se dresse toujours devant moi alors que mes camarades gisent à mes pieds et qu'un nuage de fumée s'étirole dans l'atmosphère, répandant sa sulfureuse

odeur de poudre brûlée.

Dickson éclate d'un rire sardonique et ouvre le feu une dernière fois, sans sommation.

La balle me frappe en pleine poitrine. Mes côtes émettent un craquement de bois sec en cédant sous l'impact, mais je ne ressens rien. Aucune douleur. Juste la puissance du projectile qui me rejette en arrière. Mon corps, comme désarticulé, exécute une pirouette grotesque, puis s'étale face contre terre.

Du coin de mon œil vitreux, dans un décor curieusement bancal, je le vois qui rengaine ses flingues.

Une expression suffisante irradie son visage tandis qu'explose un tonnerre d'applaudissements. Dans les gradins, en retrait, protégés derrière une baie vitrée blindée, des centaines de spectateurs se redressent et frappent dans leurs mains en cadence. Ils sifflent, ils scandent le nom de leur héros victorieux.

— Et on acclame bien fort Dick Dickson ! balance la voix nasillarde des enceintes dissimulées au milieu de ce décor de pacotille plus vrai que nature. Dick Dickson, le pistolero le plus rapide de l'Ouest !

Le cowboy ôte son chapeau et salue la foule en liesse. Il envoie des baisers aux demoiselles en pâmoison et adresse le « V » de la victoire aux jeunes garçons qui, à cet instant même, ne rêvent que de chevauchées dans les plaines et de duels avec des desperados. Il incarne un mythe, des valeurs auxquels les gens ont besoin de se raccrocher.

Foutaises !

— Je vous rappelle que le Restaurant *Western Country* vous accueille sans interruption de midi à 22h00, continue la voix dans les haut-parleurs. Profitez du menu *papoose* pour les enfants à moins de trois dollars ! Toute l'équipe de *Desolation City* vous remercie. Prochain spectacle à 14h00 : l'attaque des pionniers par les Apaches ! Venez nombreux !

La foule reflue et les techniciens entrent en piste pour commencer à nettoyer.

L'un d'eux s'approche de Joe et secoue la tête d'un air dépit.

— Dis donc, Dick ! peste-t-il. Tu l'as salement amoché celui-là. Il est foutu ! On t'a déjà dit cent fois de ne pas viser la tête ! Sinon, ils sont irrécupérables !

La fine gâchette fait une moue dédaigneuse, puis crache un nouveau jet de chique sur le corps de Joe.

— J'aimais pas la façon qu'il avait de me regarder.

Puis il tourne les talons en ricanant tandis que les hommes en bleu de travail s'affairent.

Deux d'entre eux me saisissent par les chevilles et les poignets avant de me jeter sans ménagement sur la charrette où mes camarades ont déjà été chargés.

D'autres balaient. Un dernier ramasse les revolvers perdus pendant la bataille.

— Hé ! Mike ! appelle-t-il un de ses collègues en le visant avec un Colt, la face hilare. La bourse où la vie ?

— Arrête, putain, c'est dangereux !

— Mais non ! Il n'y a que ceux du shérif qui sont chargés. Ceux-là ne contiennent que des balles à blanc.

Et comme pour bizuter le nouveau, il presse la détente. La détonation retentit en écho au-dessus du décor tandis que Mike, les joues tout empourprées, lui adresse un doigt d'honneur.

— Je t'emmerde, ducon !

— Ça suffit, les gosses ! intervient enfin un contremaître. On a du pain sur la planche.

Et le sinistre équipage de se mettre en branle.

Perché sur une gouttière, un corbeau nous scrute, avide. Cette vision m'arracherait presque un sourire. *Non, petit, ce n'est pas aujourd'hui que tu feras ripaille !*

Nous contournons la façade factice du *general store* et stoppons devant une porte métallique. « Accès réservé au personnel autorisé », annonce un panneau. Le chef d'équipe compose un code sur un clavier numérique, puis les deux battants coulissent dans un chuintement pneumatique pour nous laisser pénétrer dans un tunnel de verre.

Derrière les longues vitres incurvées, les activités du parc battent leur plein. Ça crie depuis les wagons du train de la mine lancés à pleine vitesse, ça hurle sur les rondins de la descente des rapides, ça rit aux éclats autour du bison mécanique qui éjecte sans ménagement les apprentis cow-boys.

Là-bas, certains sont abimés dans la contemplation d'une momie indienne coiffée d'un lourd plumage qui s'agite,

prisonnière d'un étroit sarcophage translucide. « Admirez l'authentique Sitting-Bull ! » racole l'affichage. S'il ne s'agit en réalité pas du mythique chef sioux, je ne peux empêcher mon cœur – ou le morceau de carne desséchée qu'il en subsiste – de se serrer à chaque fois que j'aperçois ce brave anonyme que le Réveil a propulsé en plein cauchemar.

Enfin, dans le « Duel à mort », certains peuvent assouvir leurs pulsions sanguinaires et la haine qu'ils nourrissent à l'égard des zombies en nous affrontant en combat singulier — à condition d'avoir les moyens de déboursier le chèque à cinq chiffres que coûte le ticket de cette attraction !

Rares sont les visiteurs à prêter attention à notre procession. Une jeune femme cependant s'est approchée de la paroi de verre et nous regarde passer avec un air navré. Elle se tourne vers un employé du parc occupé à lustrer la glace.

— Le traitement réservé aux zombies n'est-il pas un brin inhumain ?

L'homme ricane.

— Inhumain ? Vous voulez rire, j'espère ? Ce ne sont pas des hommes, Madame. Ce sont des monstres. Rappelez-vous de San Diego.

La jeune femme ne sait que répondre et l'homme retourne à son chiffon tandis que notre funeste convoi s'éloigne.

San Diego. Je connais bien cette histoire, puisque c'est là-bas que j'ai trouvé la mort.

Un flot de souvenirs me submerge.

Ces centaines de morts-vivants qui envahissent les rues à la faveur du crépuscule en ce soir d'Halloween ; ces deux gamins – au maquillage drôlement réussi, ai-je même pensé en leur ouvrant – qui cognent à ma porte avant de me sauter à la gorge ; puis le chaos. Les sirènes qui n'en finissent plus de hurler, le vrombissement des hélicoptères qui survolent la zone, les tirs d'armes automatiques et de mitrailleuses lourdes, les explosions, les cris, les pleurs. Et moi, recroquevillé dans un placard, terrorisé, vivant... mort... Les deux en fait.

L'arrivée à « l'infirmérie » me tire de mon cauchemar éveillé.

— Salut Doc' ! lance le contremaître au type en blouse blanche qui s'affaire au-dessus d'un fût marqué du sceau des produits toxiques.

Avec ses tables en acier inoxydable pourvues d'une évacuation pour les fluides corporels, ses lampes aux néons fluo et sa batterie d'instruments chirurgicaux luisants, l'infirmérie ressemble à s'y méprendre à une salle d'autopsie. Elle me rappelle en tout cas celle-là même où des toubibs de l'armée m'ont ouvert le bide, il y a trois ans, dans ce gymnase de la banlieue de San Diego transformé en centre de détention pour zombies lucides.

Avec son air d'antichambre des enfers, cet endroit me fait toujours autant froid dans le dos.

Le type en blouse blanche, qui n'est pas plus médecin que moi desperado, se contente d'un signe de tête amical et indique aux autres de déposer les premiers corps sur les tables.

De nouveau, des mains m'attrapent par les membres et me jettent rudement sur la froide surface métallique.

— Doucement les gars ! proteste le Doc'

— Ben quoi ? rétorque un des types. Ils sont morts, ils craignent plus rien !

Et la bande d'abrutis de s'esclaffer comme de stupides hyènes avant de quitter les lieux.

À la périphérie de mon regard, toute l'attention du thanatopracteur s'est reportée sur la dépouille de Joe. Un long soupir agacé lui échappe tandis qu'il mesure l'ampleur des dégâts. Du peu que ma position m'en laisse apercevoir, la partie supérieure du crâne de mon compagnon d'infortune s'est volatilisée. Exposée au grand jour, la cavité cérébrale est vide. Avec la meilleure volonté du monde, le Doc' ne pourra rien faire pour lui. Joe a fini d'être réanimé.

Dépité, l'homme secoue la tête puis appelle un de ses assistants pour l'aider à fourrer le cadavre dans un sac mortuaire dont il referme ensuite la fermeture éclair. Le long *ziiiiip* ! résonne sinistrement entre ces murs.

Pauvre vieux. Dans son ancienne vie, Joe était agent d'assurances. Sa femme et sa gosse n'étaient pas à San Diego ce jour-là. Elles sont vivantes, quelque part, mais il n'en a jamais eu de nouvelles, ainsi que l'impose la loi « Zombie sous X » votée dans l'année qui a suivi l'épidémie. Pour les vivants, les zombies sont des personnes officiellement décédées. Comme lui, ils sont une dizaine de morts-vivants à être vraiment

passés de l'autre côté depuis que j'ai été livré à ce foutu parc d'attractions, il y a plus de deux ans.

En un sens, je l'envierais presque. Plus question pour lui de jouer les pantins ni les cibles mouvantes pour un public assoiffé de sensations fortes.

Le Doc' et son assistant font glisser le sac à macchabée sur un chariot à roulettes.

— C'est bon, Bob, tu peux l'emmener au crematorium, déclare-t-il après avoir apposé sa signature au bas d'un formulaire.

— Ok.

Et le chariot s'éloigne dans le couinement de ses petites roues mal huilées.

— À nous maintenant.

Le Doc' se penche au-dessus de moi. Son pouce ganté de latex écarte mes paupières l'une après l'autre, tandis que de son autre main, il éclaire mes pupilles dilatées du faisceau de sa lampe de toubib. Puis il vérifie la rigidité de mes membres avant d'ausculter la surface de mon épiderme à la recherche des impacts de balles. À l'aide d'une pince médicale, il explore le cratère boursoufflé qu'il vient de découvrir et, à force de fouailler dans l'orifice, en extrait le projectile qu'il dépose avec un tintement métallique dans un récipient voisin.

Ce n'est pas une munition ordinaire. Elle est spécialement enduite d'une solution chimique qui tétanise nos fonctions musculaires, sans quoi les balles n'auraient pas plus d'effet sur

nous autres, cadavres animés, qu'une piqûre d'insecte. Ainsi, à moins de littéralement perdre la tête ou d'être pulvérisés dans une déflagration, nous sommes simplement neutralisés.

Les effets du produit se dissipent en une vingtaine de minutes, mais il faut bien compter quatre à cinq heures pour une pleine récupération de notre mobilité. Un roulement a donc été mis en place pour tenir le rythme soutenu des représentations.

— Voilà. Ça va ?

Derrière ses lunettes de protection, le Doc' m'adresse un clin d'œil. Il me semble même deviner l'ébauche d'un sourire sous son masque de chirurgien.

Sa familiarité ne me surprend plus. Depuis quelques jours qu'il remplace l'ancien thanatopracteur, qu'un accident du travail a propulsé dans nos rangs – la morsure d'un congénère qu'il n'a pas vu venir, en fait –, ce type m'a habitué à cet étrange comportement. La plupart des gens ne ressentent qu'épouvante et dégoût à notre égard, mais il existe un noyau dur de sympathisants, ceux-là même qui ont contribué à enrayer l'éradication systématique des zombies lorsqu'un officier du corps des *marines* s'est rendu compte qu'un certain nombre d'entre nous avaient conservé leur lucidité et ne s'étaient pas transformés en créatures sanguinaires. Un infime pourcentage.

Moi, qui suis complètement athée, c'est pourtant la foi chrétienne de ces individus qui m'a sauvé la peau. Puisqu'on pensait, puisqu'on parvenait à communiquer, c'était bien que notre âme était encore là, dans notre pauvre carcasse

pourrissante, non ?

Alors on nous a parqués dans l'attente de statuer sur notre sort, et pour pratiquer quelques expériences aussi, mais ça, les médias n'en ont pas parlé, à ma connaissance. L'opinion publique s'est divisée, s'est entredéchirée dans des débats. Au final, un puissant lobby de fondamentalistes religieux a réussi à faire voter des lois pour nous protéger. Ça s'est joué à un cheveu au Congrès, et ça a coûté son mandat au président qui n'a pas été réélu.

Bien entendu, la notion de protection reste toute relative. Les fonctionnaires dont c'est la mission ne sont pas trop regardants lors de leurs inspections régulières. L'objectif inavoué est d'arriver à notre extinction progressive.

Nous sommes donc quelques centaines d'individus disséminés à travers le pays. Certains sont toujours retenus dans des centres sécurisés, d'autres occupent des fonctions à risques – l'armée a ainsi constitué une unité de zombies démineurs qui a déjà subi de lourdes pertes en Afghanistan – et une poignée a été recrutée comme « cascadeurs », ou comme crash testeurs.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas plus de droits et de considération que du bétail ou que les noirs réduits jadis en esclavage.

— Allez ! poursuit le Doc' après m'avoir posé une perfusion dans le pli de chaque coude. On va te requinquer.

La pompe centrifuge émet un doux ronronnement tandis

qu'elle transfère le formol depuis le fût vers l'arborescence de mon système vasculaire. Le liquide se répand dans mon corps avec une onde glacée insupportable pour mes terminaisons nerveuses pourtant presque insensibles. Ce n'est cependant pas cher payé pour préserver l'intégrité des chairs contre les effets dévastateurs de la putréfaction. Ça, et une hygiène irréprochable. Pas question de se laver avec un de ces savons doux pour métrosexuel. Non. Tout le temps que va durer la perfusion, le Doc' va me frotter à l'aide d'une éponge et d'une lotion bactéricide qui me tuerait si je n'étais pas déjà mort.

Ce n'est pas un traitement de faveur. Il répond aux normes en vigueur pour la préservation des zombies lucides. Et puis, ne nous voilons pas la face, la direction du parc ne fait qu'entretenir le matériel pour le faire durer, comme n'importe quel wagonnet du train de la mine, par exemple.

En outre, cela constitue aussi un excellent moyen de pression. Deux, trois jours sans traitement, et la prolifération des asticots et autres saloperies nécrophages aura tôt fait de faire plier le plus récalcitrant des zombies. C'est comme ça qu'ils nous tiennent.

Bill en a fait l'amère expérience, la semaine passée, quand Pedro, que Doc' remplace à présent, l'a privé de soins pendant trois jours au terme desquels il a perdu sa langue. C'est sans doute la raison pour laquelle Bill lui a sauté à la carotide à la première occasion. Pauvre Bill. Bien que rudimentaire et plutôt guttural en raison de l'état de nos cordes vocales, le

langage, c'est à peu près tout ce qui nous reste pour nous sentir humain. Alors, en être privé...

J'en ai marre de cette mort. Il y a des jours où je rêve moi aussi de chevauchées dans les plaines, de liberté. Je voudrais parfois être *pour de vrai* un de ces pistoleros que je campe plus ou moins maladroitement, un cavalier sans dieu ni maître, galopant vers le soleil couchant.

Mais il est vain d'espérer recouvrer un jour la liberté. Je pourrai ici. J'en suis sûr à présent. Jamais les autorités ne nous permettront de redevenir des citoyens à part entière. Au mieux nous nous décomposerons jusqu'au dernier. Et les quelques groupes d'illuminés qui prétendent vouloir nous libérer n'y changeront rien.

Le Doc' achève de masser mes pauvres muscles ankylosés par la toxine paralysante, puis m'aide enfin à me lever et à enfiler de nouveaux vêtements. Sur les autres tables, mes congénères attendent leur tour et me rendent mon regard empreint de désarroi.

Mes gestes sont gourds, ma démarche mal assurée, et le thanatopracteur doit me soutenir pour effectuer les quelques pas qui me séparent de la « cage ».

Il passe sa carte magnétique dans le lecteur, tapote le code à six chiffres qui commande l'accès et les lourds panneaux coulissent pour s'ouvrir sur un nouveau décor. Notre habitat, sous les traits d'un saloon de l'Ouest américain. Rien ne manque. Le comptoir au zinc luisant derrière lequel trône un

miroir monumental, crachoirs, tables de poker, petite estrade près de laquelle un authentique piano droit attend qu'on vienne caresser ses touches. Un escalier dessert l'étage où plusieurs chambres sont alignées derrière le garde-corps d'une mezzanine.

Mais là encore, tout n'est qu'illusion. Les lustres étincelants dissimulent des caméras de surveillance, le mobilier est scellé au sol, le miroir est une glace sans tain derrière laquelle se trouve un centre d'observation, et les portes des chambres sont factices. Nous autres zombies n'avons nul besoin de dormir.

Je rejoins mes congénères qui s'y trouvent déjà, tandis que se referme le sas derrière moi, sans un regard pour la foule de badauds qui se presse contre les larges baies vitrées qui permettent aux visiteurs du parc de nous observer comme de simples spécimens dans un parc zoologique.

Je vais me mettre dans un coin et leur tourner le dos. Tâcher de les ignorer.

Oui, je vais même fermer les yeux et rêver du jour qui mettra un terme à ce cauchemar sans fin.

*

Les ventilateurs balancent la sauce et la poussière se met à tourbillonner dans *Main Street*. Dans la foulée, les haut-parleurs grésillent, puis envoie le générique, un thème qui rappelle ceux d'Ennio Morricone dans les westerns spaghetti que mon

paternel m'emmenait voir au cinéma quand j'étais gosse. La voix off s'élève ensuite et plante le décor en dressant le portrait des méchants bandits – nous – et des gentils cow-boys qui vont s'affronter dans un sanglant règlement de comptes, genre Tombstone.

Bis repetita.

En coulisse, des techniciens finissent d'ajuster notre harnachement. Mes mains gantées de cuir resserrent leur étreinte sur les rênes de mon destrier. Les chevaux ruent, soufflent par les naseaux. L'odeur des morts les rend plutôt nerveux. Ceux-là ont été spécialement dressés pour que nous puissions les monter sans qu'ils soient pris de l'irrépressible envie de nous faire vider les étriers.

— On en sait plus sur le cambriolage ? lance un des employés du parc à Mike, occupé à vérifier que ma selle est bien sanglée.

— Non, répond l'autre.

Les deux hommes n'ont aucune considération pour nous. Nous sommes invisibles, insignifiants. Ils pourraient être deux bergers qui discutent en surveillant leur bétail.

— A priori, reprend Mike, les types n'ont rien volé. Bob pense que c'est une de ces bandes qui veulent libérer les macchab'.

Mike se rend compte du regard que je coule vers lui.

— Qu'est-ce que t'as l'affreux ? J't'ai pas causé que j'sache ! Puis son pote et lui éclatent de rire.

L'envie de lui coller un coup de botte dans la tronche me

traverse fugacement l'esprit, mais le speaker choisit cet instant pour terminer son laïus. Que le spectacle commence !

Je dégaine mon Remington, j'arme le chien, et d'un coup de talon, j'éperonne ma monture qui s'élance sous les projecteurs, imité par mes quatre compagnons.

Des coups de feu tirés en l'air et quelques cris rauques achèvent de mettre l'ambiance.

Suivant scrupuleusement un scénario immuable, après trois tours de pistes, nous posons pied à terre, avant de remonter *Main Street* en ligne, en direction du bureau du shérif.

Rien ne manque. Les buissons d'amarante, le volet qui claque... et le légendaire cow-boy, Dick Dickson qui nous attend de pied ferme.

Ses mains aux paumes ouvertes sont tendues vers ses Colt et il arbore le même sourire de chacal qui lui fendait déjà le visage quand il a fait sauter le caisson de Joe, la veille, ou l'avant-veille. Je ne sais plus. À vivre continuellement la même journée, le décompte du temps finit par m'échapper.

Il crache un glaviot de chique noirâtre.

— Rendez-vous ! Et je vous promets un procès équitable avant d'être pendus haut et court !

Il suffit d'une seconde pour que ses deux mains extraient ses revolvers de leur holster, avec la vélocité du geste maintes fois répété devant la glace.

— Tant pis pour vous, les gars !

Ses index pressent la détente et deux détonations retentissent

presque simultanément.

Mes paupières se ferment instinctivement et je serre les dents, je me crispe, mais l'impact redouté ne vient pas.

Je rouvre les yeux.

Aucun de nous n'a été fauché.

Dickson pousse un juron agacé, réarme son percuteur et relève son bras vers moi en prenant le temps de m'ajuster dans sa ligne de mire.

Son doigt écrase la gâchette. Nouvelle déflagration accompagnée de son panache de fumée, sans plus de succès.

Un murmure parcourt le public.

Dickson jette un regard furieux au staff technique qui s'active derrière le décor.

Un curieux pressentiment m'assaille. Il se trame quelque chose. Ce pourrait-il que... ?

Sous le coup d'une impulsion, je sors mon Remington de son étui et j'ouvre le feu.

L'impact projette le cow-boy en arrière. Il s'écroule, le visage figé dans une expression d'horreur, un trou fumant au milieu de la poitrine.

Un étrange silence s'abat. J'échange un regard interloqué avec les autres desperados. Le public est circonspect, il n'a pas bien saisi l'étendue de la situation. À quelques mètres de nous, les employés du parc s'agitent, ça gueule en grésillant dans leurs oreillettes.

Les événements ne me laissent cependant pas le temps

de m'interroger. Un des types de la sécurité épaula son fusil avec l'intention de m'expédier *ad patres*, avant que sa tête ne parte brusquement en arrière dans une gerbe de sang. J'ai l'impression d'évoluer en plein rêve. Dans la folie de l'instant, il me faut une seconde pour assimiler le bruit de la détonation qui a claqué sur ma gauche, puis le cliquetis du levier de la winchester de Bill lorsqu'il la réarme.

Nos armes contiennent de vraies munitions.

— Euh... bafouille la voix off... Mesdames, messieurs, veuillez nous excuser, mais un problème technique va nous obl...

Un fracas l'interrompt.

— Hé ! s'exclame le speaker. Mais qu'est-ce que vous foutez là ?

Un coup de feu claque dans les enceintes, suivi d'un épouvantable larsen.

En régie, quelqu'un vient de s'emparer du micro.

— La liberté dans la mort ! crie la voix du nouvel intervenant. Zombie freedooooom !

Il n'en faut pas plus pour que la panique s'empare des spectateurs qui se précipitent dans le plus grand désordre vers les issues de secours.

Ça crie, ça hurle, ça se bouscule, ça se piétine. Quelques employés qui tentent de réguler l'évacuation sont happés par le reflux et disparaissent en gémissant parmi la foule. Des corps désarticulés et ensanglantés dégringolent des gradins.

Du côté de la scène, ce n'est guère mieux.

Dans un accès de rage, mes compagnons zombies abattent les techniciens qui tentent de s'enfuir. Les coups de feu n'en finissent plus de crépiter et les vivants n'en finissent plus de tomber comme des mouches. Certains essaient de défendre leur peau avec ce qui leur tombe sous la main, d'autres se laissent aller à de misérables apitoiements.

— Pitié ! s'écrie Mike, à genoux dans la poussière, avant que je lui colle un pruneau en plein milieu du front.

Tant de haine, tant de rancœur, tant de fiel si longtemps contenus. Il n'en fallait guère plus pour que mes compagnons et moi nous déchainions. Notre violence et notre cruauté n'ont d'égales que les humiliations que nous avons subies.

Quand l'alarme retentit enfin et nous arrache à notre frénésie meurtrière, il n'y a plus âme qui vive.

— Et maintenant ? interroge Jacob de sa voix éraillée.

J'ouvre mon barillet pour éjecter les étuis vides et le réapprovisionner.

Il ne fait aucun doute que les forces spéciales vont finir par débarquer pour nettoyer ce merdier. Dans la mesure où nous ne connaissons pas le code qui commande l'ouverture des portes, nous sommes condamnés à les attendre.

— Maintenant, on va vendre chèrement notre peau. De toute façon, on est déjà morts, non ?

Tous acquiescent d'un hochement de tête.

Ouais, cet endroit va être un peu notre Fort Alamo.

Nous en sommes à faire l'inventaire des munitions qu'il nous reste lorsque le sas s'ouvre sans prévenir et que surgit soudain un cow-boy, le visage masqué par son foulard.

En une fraction de seconde, toutes nos armes sont braquées sur lui.

Il lève les mains en l'air.

— Ne tirez pas ! Je suis des vôtres !

Sa voix n'a cependant pas l'accent rauque et éraillé des morts-vivants. Elle m'est même étrangement familière.

— Doc' ? je me hasarde.

L'autre me retourne un clin d'œil et baisse son foulard.

— Oui. Je suis avec vous, les gars. Zombie Freedom ! Je vais vous aider à sortir de là.

Pour la première fois depuis des lustres, un fol espoir m'envahit. Après m'être si longtemps égaré au cœur des ténèbres, j'ai l'impression d'entrevoir la lumière.

— Il faut faire vite, reprend le thanatopracteur. Nous n'avons pas beaucoup de temps avant l'intervention des autorités. Suivez-moi.

Il tape fébrilement une série de chiffres sur le clavier et les portes coulisent à nouveau.

— Go ! nous enjoint-il après un coup d'œil dans le long couloir qui s'élance devant nous.

Trop raides pour courir, nous n'en parcourons pas moins à vive allure la vingtaine de mètres qui nous sépare des portes suivantes, derrière lesquelles se trouve l'infirmerie.

— Prenez ça !

Il nous remet à chacun un sac à dos.

— Voici quelques litres de formol qu'il faudra vous perfuser vous-mêmes et des fringues de civils. Ça devrait vous permettre de tenir quelques jours. Évitez de vous exposer trop longtemps au soleil. Fuyez la foule si vous ne voulez pas vous faire remarquer. Vous devrez vous séparer pour ne pas attirer l'attention. À l'extérieur, d'autres membres de la cellule pourront vous venir en aide si vous appelez ce numéro. Apprenez-le par cœur, ne l'écrivez jamais, notre sécurité à tous en dépend.

Après quelques instants seulement pour nous le laisser mémoriser, il sort un briquet et détruit le bout de papier sur lequel il avait noté les coordonnées en question.

— Bon, il ne faut pas traîner. Nous devons profiter de la panique pour nous échapper.

Le Doc' m'impressionne par son aplomb. Selon la loi en vigueur depuis les événements de San Diego, sans même parler des cadavres que nous abandonnons derrière nous, par son geste, il risque la chaise électrique. Son courage et sa détermination me laissent pantois.

— Allez, les gars ! nous brusque-t-il. Il m'a fallu des mois pour arriver à infiltrer cette saloperie de parc d'attractions, et ça n'a pas non plus été une mince affaire que d'intervertir les munitions. On a failli se faire prendre la nuit dernière ! Dépêchez-vous de disparaître, pour que tous ces efforts ne

soient pas vains.

Après le franchissement d'un nouveau sas, nous émergeons enfin à l'extérieur par un accès de service.

Il règne dans le parc un silence morbide à peine troublé par quelques cris, au loin, et quelques détonations. Des congénères libérés par d'autres membres de la cellule Zombie Freedom nous ont semble-t-il précédés. Même la momie indienne a disparu, ne laissant derrière elle que les débris de son sarcophage, sa coiffe de chef tribal et l'effluve entêtant du formol qui s'est répandu autour de son étroite prison de verre. Les attractions sont désertes malgré la musique country que jouent encore les haut-parleurs et l'odeur de pop-corn et de barbe à papa qui flotte dans l'atmosphère. Les manèges qui ne tournent pas à vide ne charrient plus que des cadavres. Le terrain témoigne d'un départ précipité, d'une panique sans nom. Chaussures, sacs à main et peluches abandonnés pendant la cohue et des dizaines de corps qui jonchent le sol. Des visiteurs piétinés, un agent de sécurité, la main crispée sur la crosse de son arme, dont la tête a exécuté une rotation impossible, et plus loin, deux zombies dont le crâne a été réduit en une bouillie informe.

La détonation me tire de ma rêverie. Près de moi, Jacob s'effondre. Un projectile vient de lui emporter la moitié du visage.

Le coup est parti d'un mirador sur lequel un gardien isolé tente de faire de la résistance.

— À couvert ! gueule le Doc'.

Dans la seconde qui suit, les balles pleuvent tout autour de nous. Abrité derrière une baraque à hot-dogs, le Doc' fouille un grand sac et en sort un AK47 dont il ne prend même pas le temps de déplier la crosse amovible, avant de se redresser et de lâcher une première rafale un peu au jugé en direction du perchoir du sniper. Puis il ajuste son tir et crible la guérite de balles sans laisser la moindre chance à notre agresseur. Le staccato est assourdissant et les douilles pleuvent à ses pieds.

— Allez ! On dégage !

Encore quelques dizaines de mètres et nous voici à l'entrée du personnel de *Desolation City*.

Derrière les palissades, l'immensité du paysage me noue les tripes. Au-delà du parking réservé au personnel s'étend le désert texan. Des mirages dansent au-dessus de la plaine, un vent brûlant balaie la basse végétation qui s'accroche avec opiniâtreté sur cette terre presque stérile.

— C'est ici que nos chemins se séparent les amis. Bonne chance !

Il me tend la main, je la lui saisis, la poitrine gonflée d'une indicible reconnaissance. Il y a si longtemps qu'on ne m'avait pas considéré comme un individu à part entière. Cette poignée de main, à elle seule, est tout un symbole.

— Je... Je ne sais même pas comment tu t'appelles, ni comment te remercier.

— Mes amis m'appellent Doc' Holliday, me répond-il avec un clin d'œil.

Et il s'éclipse. Quelques instants plus tard, une petite voiture européenne quitte le parking et s'éloigne sur une route poussiéreuse avant de se diluer dans l'horizon.

Un dernier salut, quelques « Bonne chance ! » et mes trois compagnons m'abandonnent à leur tour, chacun disparaissant dans une direction différente.

Je reste un moment encore planté là, hagard. Tout cela ressemble à un rêve et je crains d'avoir à me réveiller pour découvrir que je suis toujours prisonnier de ce maudit parc, à rejouer indéfiniment la scène du duel dans laquelle je me fais invariablement cribler de plombs.

Un hennissement me fait sursauter.

J'ignore comment il a réussi à quitter le corral, mais un des mustangs du spectacle m'a suivi jusqu'ici. Son regard aussi se perd à l'horizon, plein de mélancolie. Nous avons, cet étalon et moi, plus de choses en commun qu'il n'y paraît.

Est-ce un signe ?

Contre toute attente, il se laisse approcher et ne se dérobe pas quand ma main se referme sur sa bride.

Je lui flatte l'encolure pour le rassurer. Il tremble. De peur ? D'excitation ? Sans doute un peu des deux.

— Là, tout doux, mon beau.

Après tout, pourquoi pas ?

Après un bref instant d'incertitude, je prends appui dans l'étrier et me hisse péniblement sur la selle.

L'animal s'agite, hésite peut-être à se cabrer pour me jeter

au sol, puis se ravise.

— En route !

Nul besoin de lui indiquer le chemin.

Pour lui comme pour moi, il n'en existe qu'un.

Celui de la liberté.

En attendant l'Apocalypse

Dix-sept auteurs confrontent leur imagination aux pires éventualités et livrent leur scénario de l'apocalypse.

Une anthologie des éditions Nostradamus et Les Netscripteurs

Dirigée par Frédéric Czilinder et Isabelle Marin.



Avec les nouvelles de : Alister, Cassandra Amand, Aodez S. Bora, David Baquaise, Sylvain Boido, Manon Bousquet, Cyril Carau, Frédéric Czilinder, Maëlig Duval, Marianne Gellon, Romuald Herbreteau, Inbadreams, Naryoël Narja O., Jérôme Rigall, Louise Roullier, Nicolas Saintier et Aurélie Wellenstein.

Non coupable

une nouvelle de Thomas Spok

illustrée par Clg

« [...] le regret, bien qu'étant un sentiment négatif, joue un rôle fondamental dans la régulation du comportement individuel et social. Il permet d'anticiper les résultats pour choisir la meilleure option et éviter ainsi d'être déçu à nouveau. »

Angela Sirigu, chercheuse au CNRS

L'inspecteur s'assoit lourdement face au meurtrier présumé, et pose les coudes sur la table. Il a eu les retours de la police scientifique, et visiblement ce qu'il a appris lui a foutu un coup. Son collègue reste debout et prend connaissance du dossier. Il se met à le lire à voix haute, et tout naturellement débute l'interrogatoire :

— En 2002, votre femme est victime d'une attaque cérébrale. Elle se remet, mais le cortex orbitofrontal est touché et elle commence à avoir un comportement, comment dire...

— Irrresponsable, répond le concerné.

La voix est nette, le ton serviable, presque obséquieux. L'inspecteur assis se frotte nerveusement le menton : les types qui sont *fiers* de leurs crimes, il n'y a pas pire. Aussi, pour

l'instant, préfère-t-il se taire, et laisser son camarade mener le dialogue :

— À l'époque, vous travaillez pour le fleuron de l'industrie pharmaceutique. Vous êtes même un ponte dans votre labo, si bien que vous obtenez les financements afin de mettre au point un médicament... visant à rétablir les processus neuronaux qui interviennent au niveau du cortex.

— Les financiers ont immédiatement envisagé les débouchés commerciaux. Le projet leur a paru viable.

— L'expérimentation animale aboutit favorablement. Un traitement par injections est mis au point. Vous faites en sorte que votre femme fasse partie des cobayes humains.

— N'était-ce pas la moindre des choses ?

— Tout semble fonctionner. Votre femme réagit bien aux soins, comme les autres cobayes. Le médicament est mis en vente, sous l'appellation Progressus.

— Un vrai conte de fées moderne.

— Mais très vite quelque chose capote. Votre femme, passez-moi l'expression, perd complètement la boule. Elle meurt à l'hôpital après une brève agonie.

— Elle ne me reconnaissait plus, les derniers jours.

— Ceux qui ont pris le Progressus ne tardent pas à y passer. La plupart n'ont pas la chance de votre femme, ils souffrent longtemps avant de mourir. Le labo a merdé, et vous livre en pâture aux médias, qui vous clouent au pilori.

— Je n'avais pas merdé. Ce sont les financiers qui se sont

arrangés de manière à ce que les résultats soient faussés et à accélérer la commercialisation. Ils ont corrompu ceux qui travaillaient sous mes ordres, sachant que je n'entrerais pas dans leurs magouilles.

— Bref, vous perdez votre emploi et disparaissiez de la circulation. À partir de là, on soupçonne que vous vous mêlez à des gens louches, négociant votre expertise sur le marché noir de la science. Il semble que vous ayez travaillé pour les raéliens.

— J'avais besoin d'argent, et d'un laboratoire suffisamment équipé.

— Il y a un an, vous refaites surface. Et les cadavres se multiplient. Tous liés à votre ancien labo : assistants, chercheurs, directeur financier... Une vraie petite croisade. Dix-huit morts.

— Vous allez un peu vite. Je croyais que ces personnes s'étaient suicidées. Rongées par le remords.

Sourire ironique. *Il sait qu'on le tient*, réfléchit l'inspecteur en remuant sur sa chaise, et ça ne lui fait ni chaud ni froid. Il décide de prendre le relais, adopte un tutoiement hostile :

— Tu les as aidés. Ils se sont suicidés, oui, en laissant des lettres déchirantes par lesquelles ils s'accusaient du désastre du Progressus. Seulement, avant ça, ils avaient reçu une injection d'une nouvelle variante de ton médoc qui n'a rien de légale. Variante qu'on a retrouvée en grande quantité dans ta chambre. Les scientifiques de la maison ont confirmé, ajoute-

t-il à l'adresse de son collègue.

— Consommation personnelle.

— Arrête. On sait que tu as été en contact avec eux les jours qui ont précédé leurs morts. On a même reçu une plainte pour agression contre toi : il paraît que tu as attaqué un pharmacien avec une seringue. C'est d'ailleurs comme ça qu'on t'a retrouvé, tu n'as pas cherché à être discret. À vrai dire, on a assez de preuves pour te garder à l'ombre un moment. Tes aveux sont superflus.

Nouveau sourire satisfait.

— Alors, vous voulez l'explication ? Vos laborantins n'ont pas compris ?

— Ils savent que ton truc bousille le cerveau.

— Le cerveau, oui. Précisément, le cortex orbitofrontal, mentionné par votre collègue. Voyez-vous, le Progressus était censé rétablir les fonctions de ce cortex, et pendant un certain temps il peut les stimuler, puis il accélère leur dégénérescence. Je n'ai pas réussi à stabiliser ces effets. Au lieu de ça, j'ai fait en sorte d'amplifier la stimulation, au point que la dégénérescence n'avait plus d'importance au vu de ma petite vendetta.

— Plus d'importance ?

— Entre autres émotions, le cortex orbitofrontal engendre le regret. Concrètement, j'ai porté l'aptitude au regret de mes anciens confrères à son paroxysme. Ils s'en sont voulus à mort, littéralement.

— Tu les as forcés à regretter leur trahison ?

— Oh non, non. Le regret était déjà là. Mon produit a juste exalté des émois qu'ils s'efforçaient tant bien que mal de garder sous contrôle. Au fond d'eux, ils se sentaient coupables, à en crever. Je leur ai donné le coup de pouce nécessaire.

— C'est charitable de votre part, intervient le policier debout. Il n'en reste pas moins aux yeux de la loi que ces gens étaient innocents, et que vous serez jugé pour homicide.

— On me jugera, on me condamnera peut-être. Croyez que je m'en moque. Même enfermé, je ne serai pas prisonnier : il y a belle lurette que je suis en paix avec ma conscience.

Sa voix est pleine d'arrogance. Ses deux accusateurs le regardent se retrousser les manches, présenter ses avant-bras recouverts d'espèces de cloques.

— Ce sont des réactions allergiques. À mon « traitement ». Pour chaque mort donnée, une injection reçue. Même dosage. Il rabaisse ses manches, le regard fier :

— Faites ce que bon vous semble. Je ne regrette rien.

Les inspecteurs se lèvent, interdits, et quittent la pièce avec des expressions de chien battu. Ce genre d'affaires nuit au moral. Ils marchent dans les couloirs du poste de police, la mine sombre. Soudain celui qui tient le dossier s'arrête, l'air perplexe, et dit à son collègue :

— Tu as remarqué combien il avait de traces de piqûres sur les bras ?

— Dix-neuf.

— Une de plus que le nombre de victimes qui lui est attribué !

— Ne te mets pas martel en tête, j'y ai déjà réfléchi.

— Et alors, tu en dis quoi ? Il a été son propre cobaye, ou il nous manque un cadavre ?

— Je dirais qu'il s'agit bien d'un test, et qu'il y a un cadavre, mais qui ne relève pas de notre vague de meurtres. Relis le début du dossier. Sa femme a eu droit à « une brève agonie ».

— Eh bien ?

— Les autres patients traités au Progressus ont souffert le martyre.

— Tu veux dire ?

— Aucun doute à avoir : il l'a euthanasiée.

Ils reprennent leur marche en silence. Ils se demandent ce que peut ressentir un homme qui, en son for intérieur, est convaincu d'avoir obtenu justice.



Informations sur <http://autresmondes.agglo-paysdaix.fr>



905 09-12

Illus : Les Sauvages

Les Sauvages

une nouvelle de Aurélie Wellenstein
illustrée par Run's

La caméra au poing, je m'enfonce dans un décor de fin du monde. Le cimetière d'arbres, coupés à ras, s'étend jusqu'à l'horizon et le soleil étire de longues ombres fines derrière chaque moignon de tronc. Je slalome entre les souches, dans la poussière. Des branches tordues craquent sous mes pas. C'est le seul bruit dans l'incroyable silence. Pas un oiseau, pas un insecte ne survolent ce champ de bataille. Le ciel bleu est vide. L'air chaud sent l'essence et la fumée. La mer est toute proche, et pourtant on pourrait se croire dans un désert.

Il y avait une jungle avant, ici.

Je filme tout. Mon cœur cogne jusque dans mon poignet ; j'ai l'impression que mon pouls bat dans la caméra. Sèchement, je la retourne vers moi et bascule l'écran de contrôle : la lumière coupe mon visage en diagonale ; mes yeux brillent dans l'ombre sous la visière de ma casquette ; mes pommettes cuivrées paraissent curieusement aplaties sous cet angle, mais il souligne la rondeur de mon épaule. Pour parfaire le plan, j'incline la caméra et bombe la poitrine : mes *followers* apprécieront certainement la plongée dans le V béant de mon débardeur !

Je commente à mi-voix :

— On dirait l'œuvre d'un titan. La moisson d'un dieu fou. Pourtant, ce sont des hommes qui ont rasé la jungle. Comment vont réagir les Sauvages ?

D'un mouvement coulé, je pivote. Les activistes de « Sauvages » arpentent la terre nue, derrière moi. Je zoome sur leurs masques d'animaux, mais leurs yeux ne reflètent rien d'exploitable. En plan large, j'accompagne leur démarche raide, crispée par la colère.

Je reviens sur moi, l'index tendu :

— Mes petits amis, êtes-vous aussi impatients que moi ? Dans quelques instants, nous allons faire la connaissance de Spoon, le charismatique leader des Sauvages ! À quoi ressemble-t-il ? Comment va-t-il réagir face à ce spectacle désolant ? Vous le saurez en restant connecté !

Le soleil est de plus en plus bas dans le ciel. Un voile rouge s'étire sur la plaine poussiéreuse. Grâce au zoom de ma caméra, je repère les bûcherons la première. Je devrais garder le silence, mais je marche depuis si longtemps. J'ai un besoin viscéral d'action. Alors, je ne peux m'empêcher de murmurer :

— Ils sont là.

La tension des Sauvages et leur formidable agressivité me transpercent. Je reste sur place, à trembler d'excitation.

— Mes petits amis, dis-je à la caméra, la confrontation va avoir lieu dans quelques minutes ! Les Sauvages, ces Robins des bois de la nature, vont-ils vraiment reprendre aux hommes

ce qu'ils ont volé à notre mère la Terre ?

Les activistes me dépassent et se déploient en éventail. Ils vont encercler leurs proies pour fondre sur eux. Je vérifie la charge de ma batterie. Cette fois ça y est ! L'audience de mon blog va devenir stratosphérique !

Je gobe un diazépam pour empêcher ma main de trembler. La première. Je serai la première au monde à tout filmer !

L'assaut s'est déroulé avec une audace inouïe. En transe, je virevolte au milieu des combats. Les activistes ne tirent pas. Ils menacent, assomment, ceignent les hommes. Le temps est comme ralenti, languide. J'évolue dans de la ouate, un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Mes *followers* vont adorer !

Tout est déjà fini. Je suis rincée d'adrénaline, mais mes mains ne tremblent plus. Les bûcherons sont ligotés et bâillonnés près de leurs machines. Je n'ai pas eu le droit de les interviewer. C'est grâce à Spoon que je suis là. Les autres ne veulent pas de moi, ni de ma caméra. Personne n'a jamais vu leur visage. De nos jours, les éco-terroristes encourent de lourdes peines. Le risque est énorme, mais leur leader veut que les gens sachent ce qui se passe quand, au bout du monde, Robin des bois détrousse les hommes.

Enfin, il arrive. J'avale un deuxième diazépam : hors de question de rater ma prise !

Je le filme d'abord en plan moyen. Ses pas soulèvent un nuage de sciure et de poussière. Sa démarche est fluide,

presque dansante, et résonne sur la terre : il a cloué des fers à ses bottes. Je remonte en plan américain. Un jean déchiré et un sweat-shirt enveloppent de noir sa silhouette longiligne. Sa tête de cheval émerge de sa capuche. Je zoome. Le masque est saisissant. Pas réaliste, non... halluciné. Les yeux écarquillés ne cillent pas ; ils fixent quelque chose, au-dessus de nous. Sa bouche reste entrouverte. Une touffe de poils se hérisse au sommet de son crâne en latex – c'est presque cocasse – et une étoile blanche orne son front. J'éprouve une bouffée de déception absurde : je l'imaginais plus grand. Pourtant, plus il approche, et plus je ressens son aura. Comment capter ça, à travers la caméra ?

Il fend la horde de ses fidèles et les vagues de colère de la bande se brisent à son contact. Pour la première fois, mon estomac se noue. Il n'a rien d'un écologiste un peu hippie ; ce type est dangereux. C'est une mécanique. Froide, métallique, dépourvue de conscience. Tout à coup, il se tourne vers moi et ses faux yeux paraissent fixer la caméra. C'est pour cela que je suis là. Il veut prouver qu'il ne reculera devant rien.

Lentement, il lève la main et me salue.

J'ai envie d'un autre diazépam...

Mon malaise s'accroît alors que les bûcherons gémissent à travers leur bâillon. Savent-ils qui il est ? Le sentent-ils comme moi ?

Je déglutis et rive mon œil à la caméra. Je préfère m'échapper de ce moment, en mettant un filtre entre la réalité et moi.

Sa main se referme en poing.

— Camarades, clame-t-il.

Je frissonne tant sa voix est rauque et chaude et chargée d'une vibration animale.

— Nous allons replanter ces arbres. Cette nuit, nous ensemencerons la terre pour effacer les traces du carnage. Prenez ces graines...

Ma caméra suit le mouvement fluide de son bras : il désigne les bûcherons qui se recroquevillent de terreur.

— Plantez-les.

J'accuse le coup et l'image se brouille une seconde. « Plantez-les ? » Ce mot m'évoque un poignard, un long poignard enfoncé jusqu'à la garde dans le cœur des hommes. Est-ce qu'il va les tuer ? Est-ce qu'il va *vraiment* les tuer ? Qu'est-ce que je suis censée faire ? Une voix terrifiée réplique aussitôt en moi-même : « filmer ! »

Mes mains s'accrochent à la caméra. C'est simple. Je pourrais rester là, sans bouger et me taire. C'est ce que je suis après tout : une journaliste, un témoin. Mais au moment où une partie de moi se disculpe avec lâcheté, ma conscience se révolte :

— Spoon ?

Ma voix est enrouée, lamentable.

Il se retourne d'un mouvement délié et s'avance vers moi. Malgré la drogue, mon cœur s'accélère. La grosse tête de cheval est à quelques centimètres de mon visage. À la surface

de ma conscience, je note que je suis en train de le filmer en contre-plongée et que le plan n'est pas terrible, mais je suis incapable de bouger : le souffle qui sort du masque est aussi humain qu'animal. Des bouffées d'haleine tiède s'échappent de ses naseaux. Il attend que je parle.

— Je... voulais savoir... Vous... n'allez pas les tuer, n'est-ce pas ?

— Non, exhale-t-il.

Sa voix me surprend de nouveau. Mais je suis si soulagée que j'ai l'impression de fondre.

— Filme, me dit-il. Filme tout.

Il s'éloigne et, en s'estompant, sa présence, si lourde, si dense, me laisse vide. Dans un état second, je me rapproche des Sauvages. Ils creusent des fosses, étroites et profondes. Les bûcherons se contorsionnent, poussent des cris étranglés. Personne ne fait attention à eux jusqu'à ce que les trous soient prêts. Les activistes chargent alors les hommes sur leurs épaules. Et les jettent au fond des tombes.

Je hurle, mais aucun son ne franchit mes lèvres. Mon cœur martèle mes côtes. Le sang bourdonne à mes oreilles. Je ne bouge pas. Je suis une caméra, un assemblage de plastique, de vis, de circuits. Ce n'est pas ma guerre. Si je réagis, je vais finir au fond d'un trou moi aussi.

La pluie de terre retombe en giclées grasses et noires sur les visages épouvantés des bûcherons. Ils se tortillent comme des vers géants. Je les regarde disparaître, engloutis par la nature.

Quand le soleil se lève, au milieu des troncs en miettes, la terre est retournée, labourée. Des dizaines d'hommes gisent là-dessous.

Je filme.

Je ne tremble plus.

L'équipe a rejoint son bateau, amarré dans une crique discrète, à l'abri des regards. Spoon s'est retiré dans sa cabine et je reste sur le pont, à fixer l'eau scintillante. Pendant un instant, je me réjouis de ne pas avoir à filmer. Je regarde simplement la mer pleine d'étincelles et de reflets. Le cauchemar est passé, je m'enivre de lumière, et repousse avec obstination toutes les pensées qui m'affleurent : ma tête est vide et doit le rester. Le navire fend l'air chaud ; la brise sèche la sueur sur mon visage. La coque glisse sur l'eau transparente. Je crois que je m'endors.

Le soleil sur mes paupières me réveille. Ou bien est-ce la main de Spoon sur mon épaule qui me sort de ma torpeur ? Je frissonne. Peut-être même que je gémis. Ils vont déjà recommencer ?

— Prends ta caméra, ordonne-t-il.

Je soutiens son regard peint, écarquillé, et je pense : *Il est fou*. J'entends ma voix qui demande, en tremblant un peu :

— Qu'allons-nous faire ?

— Libérer les dauphins.

Je titube entre les hommes, accrochée à la caméra. Même à travers mes chaussures, je sens la brûlure du pont. Un oiseau passe dans le ciel. Je le filme. Longtemps. Il flotte, les ailes étendues. Il glisse sur les courants aériens et s'éloigne. Je voudrais tant pouvoir le suivre...

— Sophie.

Je sursaute. Spoon se tient à mes côtés. Je me demande s'il sourit sous son masque. Est-ce qu'il jubile ? Ou est-ce qu'il s'en fiche ? Mon cœur bat à tout rompre.

— S'il vous plaît... je murmure. Je vous en prie. Je veux arrêter.

Il me pousse gentiment :

— Pas maintenant. Tu vas rater l'abordage.

— Mais je ne veux plus filmer.

— N'aie pas peur. C'est facile.

Sa tête est à cinq centimètres de la mienne. Je distingue jusqu'au grain du latex sur son masque. Il lève le bras, et j'ai un mouvement involontaire de recul. Le dos de sa main me caresse la joue.

— Nous sommes prêts à aller très loin pour sauver les animaux, susurre-t-il. Et toi ?

Est-ce une menace ? Je n'en suis pas certaine, mais mon estomac se noue et une onde glacée remonte le long de mon corps. Je ne réponds pas. Mon silence est pire que tout.

Une fois de plus, l'assaut est violent. Notre navire éperonne

un bateau de pêche et les Sauvages bondissent sur le pont adverse. Ils frappent avec une rapidité et une brutalité experte. Quand un pêcheur parvient à blesser un homme masqué au bras, ce dernier ralentit à peine. Il empoigne son agresseur par les cheveux et cogne, le poing serré, sous le menton : la mâchoire se fracture ; les dents se déboîtent ; un flot de sang jaillit de sa bouche. Il n'a pas le temps de crier : son hurlement meurt en une expiration humide.

Spoon passe près de lui et avec un détachement insensé, ordonne :

— Pas de violence.

Le Sauvage aide alors le pêcheur à s'asseoir dans son sang. Je me rends compte que c'est déjà fini. Je filme les visages. L'histoire se répète. C'est la même expression de peur et d'hébètement, captée chez les bûcherons.

L'homme-cheval avance parmi ses prisonniers. Il en relève un au hasard et le pousse contre la rambarde.

— Bien ! lance-t-il, nous allons remettre celui-là à la mer !

Il le saisit par les chevilles ; un camarade le soulève par les aisselles. Le pêcheur hurle quand les Sauvages le balancent par-dessus bord. L'eau éclabousse le pont.

— Dépêchez-vous, s'exclame Spoon, avant qu'ils ne s'assèchent !

Comme dans un rêve, je filme les activistes jeter les hommes à la mer, les uns après les autres. N'est-ce qu'une mascarade ignoble ? Ou sont-ils réellement convaincus de remettre des

dauphins à l'eau ? Je ne détache pas les yeux de mon écran de contrôle. Dans ce petit rectangle, on pourrait croire que les pêcheurs sont des jouets. Du temps passe. Le soleil me chauffe la tête et les épaules. Le pont du bateau tangue sous mes pieds et la nausée me gagne. Quand je reprends conscience de l'environnement, le pont est vide. Je me sens bête. Ma caméra tourne toujours et filme le bastingage. Derrière, la mer se balance, étincelante, à perte de vue.

Qu'ai-je filmé exactement ? Je coupe l'enregistrement pour revenir en arrière. Les images défilent à l'envers : la barrière métallique, la mer, la barrière, la mer, la mer, la mer... Que vais-je voir ? Des hommes ou des dauphins ? Je continue de reculer, quand, soudain, un mouvement sur le pont attire mon attention. J'éteins vivement la caméra, comme prise en faute.

Spoon se tient à la proue. Il me fait face, pourtant sa grosse tête semble regarder un point au-dessus de moi. Depuis quand est-il là ?

— Tu viens ? me demande-t-il.

Il s'éloigne, avec la tranquille assurance d'un homme qui a l'habitude d'être obéi.

Je rejoins Spoon dans sa petite cabine étouffante. Il est assis dans la pénombre, le coude nonchalamment appuyé sur une table de camping. Une cigarette, coincée entre son majeur et son index, dessine un point rouge dans le noir.

À quoi joue-t-il ? Pourquoi souhaite-t-il me voir maintenant,

seul à seule ? Je le soupçonne de vouloir m'intimider. Je redresse les épaules et, d'un geste, rejette mes cheveux en arrière. J'aimerais avoir l'air terrifiant et je réfléchis à une entrée en matière qui lui signifierait que je n'ai pas peur de lui et que je suis bien plus dangereuse qu'il le pense.

Rien ne me vient.

Bien sûr, il me devance :

— Donne-moi la caméra.

— Pourquoi ?

— Je veux te filmer.

Il va effacer les images – les seules preuves que j'aie, que le monde entier ait –, mais je la lui tends. Un frisson m'électrise quand mes doigts effleurent les siens. Pas une seconde ses yeux écarquillés ne me lâchent, alors qu'il manipule la caméra. Il finit par la poser, l'objectif tourné vers moi. Un point rouge clignote. Il enregistre.

— Assieds-toi, m'invite-t-il. Détends-toi. La fumée de la cigarette ne te dérange pas ?

— Vous fumez ? Avec votre masque ?

— Réponds à ma question.

Mes yeux sautent nerveusement sur la caméra. Sa politesse n'est qu'un vernis et je sens que, d'une seconde à l'autre, tout peut aller très vite et très mal. Je hausse les épaules :

— Non, c'est bon.

— Bien. Gentille fille... Tu as fait du bon travail. On peut discuter, toi et moi, maintenant. Tu veux me parler ? Tu veux

me demander : « Pourquoi ? »

— « Pourquoi ? » je répète d'un air détaché.

— Pour notre planète, s'enflamme-t-il. J'œuvre pour l'harmonie entre l'homme et la nature. Bien sûr, je ne suis qu'un modeste soldat de la Terre. Mes actions de piraterie écologique ont pour seul but d'attirer l'attention. La protection de la nature ne doit pas se limiter à des solutions ponctuelles ou techniques. C'est un problème social à part entière !

— Quel beau discours...

Je voudrais que mon ironie le blesse comme un venin, mais j'ai la gorge sèche et ma voix s'enraye dans les aigus, ce qui m'agace et m'humilie. Je suis sûre qu'il se délecte de ma peur. Mes tempes s'échauffent. De honte, de colère. Je suis furieuse contre lui, et encore plus contre moi. Il croit qu'il me tient à sa merci. Il se permet de me menacer, subtilement, avec cette arrogance odieuse. Il m'a dépouillée de ma seule arme, ma caméra. Mais je peux me battre autrement. Je prends une profonde inspiration et je lance cette fois d'une voix ferme :

— Vous vous prenez pour un justicier ?

— Tu ne comprends pas. Il ne s'agit pas de gentils ou de méchants, du bien et du mal.

Il réfléchit.

— Mon engagement dessine un choix entre le préférable et le détestable, dit-il enfin.

— Vous croyez réellement que vous allez sauver le monde ?

— Bien sûr.

— Vous êtes un terroriste.

— Un « hors-la-loi », corrige-t-il.

Son masque de cheval ne sourit pas, ne cille pas, mais je peux entendre dans sa voix son amusement plein d'astuce.

— Que veux-tu ? poursuit-il. Je suis bien obligé de faire des entorses aux règles humaines. Avoue : te serais-tu intéressée à mon action, sinon ?

— Vous êtes un tueur ! lancé-je avec hargne.

— Un tueur ? Quelle drôle d'idée ! Je crois que je vais demander un droit de regard sur le montage...

— C'est pour ça que vous filmez en ce moment ? C'est mon rôle. Vous me payez pour ça.

— Exact. Tu es à *ma* disposition et il s'agit de *mon* film.

C'en est trop ! Je me lève pour sortir. D'un mouvement fluide, il est sur moi.

— Assise, ordonne-t-il.

Sa main serre mon épaule de plus en plus fort. Les yeux pleins de larmes, je me rassois. Il reprend sa place face à moi, avachi avec une nonchalance étudiée. Sa décontraction est insupportable.

— On vous a déjà dit « non » ? je crie, hors de moi. Allez vous faire foutre, vous et votre freak show !

— Mais tu adores ça ! s'exclame-t-il en riant. Allons, Sophie, dis-moi tout. Dans quel camp es-tu ? Celui des bons ou des mauvais ?

— C'est une interview ? Cela vous plaît de tout inverser ?

D'enterrer vivants des hommes en feignant de croire qu'ils sont des graines, ou de les noyer en prétextant qu'ils sont des dauphins.

— Ce sont des graines. Ce sont des dauphins.

Il se penche en avant et sa voix se fait plus attentive, même si, bien sûr, son expression ne change pas.

— Qu'as-tu vu, Sophie ? Qu'as-tu vraiment vu ?

— Des meurtres. Vous êtes exactement ce que l'on dit de vous : un terroriste.

— Je suis un animal.

— Vous êtes un monstre ! Je vous dénoncerai ! Je montrerai au monde les horreurs dont vous êtes capable !

— Et les gens verront des arbres, des dauphins et un cheval. Très bucolique.

Je secoue la tête.

— Espèce de malade. Je vous ferai condamner.

— Les chevaux ne sont pas traduits en justice.

— Mais vous n'êtes pas un cheval !

Je me jette sur lui et m'accroche à son stupide masque. Je veux lui arracher. Même si je ne parviens pas à le filmer, moi j'aurais vu, avant qu'il me tue, le vrai visage de Spoon. Mes doigts glissent sur le latex. J'ai beau chercher la jointure, quelque part au bas de son cou, je ne trouve rien d'autre que sa peau soyeuse. Mes mains se cramponnent au masque ; je tire de toutes mes forces. Il me repousse, sans violence, mais avec fermeté.

— Comment faites-vous ?

Une intuition répugnante me traverse :

— Vous l’avez cousue à vos épaules...

— Je te vois, dit-il.

Il tient la caméra et me filme tandis que j’écume, folle de peur et de rage en me tortillant sur le sol.

— Je vais t’aider.

Il marche vers moi.

— N’aie pas peur.

— Ne m’approchez pas !

J’essaie de me relever, mais mes jambes se dérobent sous moi.

— Ne me touchez pas !

— Je vais te remettre à l’eau, dit-il d’un ton calme, dépourvu d’émotions.

— Non ! Je suis une femme ! Une humaine.

— Tu es un dauphin.

Le point rouge sur la caméra clignote. Je me suis trompée tout à l’heure. Il conservera toutes les images.

Je coule dans l’eau tiède. Mon hurlement se mue en milliers de bulles. Le silence m’enveloppe. Je dois remonter à la surface sinon je vais mourir. Je commence à battre des pieds et des mains, puis me fige, stupéfaite.

Quatre dauphins m’encerclent.

Verticaux, ils attendent. Ils sont devant moi et derrière moi,

à ma gauche et à ma droite. Ils m’observent.

Dans ma tête, j’entends la voix de Spoon :

« Tu es un dauphin. »

Je suis un dauphin ?

Au même moment, l’air me manque. Mes poumons vides se révoltent. D’instinct, mes bras et mes jambes fouettent l’eau. Ma main heurte le ventre blanc du dauphin face à moi. Dans un flash éblouissant, je me vois : naissant dans la mer bleue transparente, grandissant, bondissant hors des vagues, filant comme une torpille au ras du sable, tourbillonnant et laissant dans mon sillage des serpentins de bulles et d’écume.

Puis la vision éclate, alors que l’eau s’engouffre dans ma gorge.

Il est trop tard. Je ne suis pas un dauphin. Je suis une humaine qui va mourir.

Je veux remonter. Ma main s’accroche à un aileron. Les dauphins m’emportent à une vitesse foudroyante. Ma tête crève les vagues au moment où ma bouche s’ouvre toute seule. Je respire ! Ruisselante, brûlée par le sel, je vomis l’eau par la bouche et les narines. Les dauphins me soutiennent. Je suis en vie.

Je suis revenue à mon point de départ, sur la côte ravagée. Si je me dépêche, je pourrai peut-être encore sauver des hommes. Et me racheter.

Je remonte à quatre pattes sur la grève. Mes cheveux sont

collés par le sel. Mes lèvres et mes yeux brûlent. Ai-je vraiment cru – pendant un instant – que j'étais un dauphin ? Spoon m'a fait ça. À moi.

Je me relève et je marche. Mes pieds nus s'écorchent sur les pierres grises. Il suffit que je grimpe au sommet de ce rocher et j'apercevrai le champ d'arbres coupés et ses tombes immondes, que l'une après l'autre je vais éventrer.

Mes ongles se brisent quand j'escalade le roc. Il est tiède et rugueux, blanchi de fientes d'oiseaux. Je titube à son sommet, encore faible sur mes jambes, puis retombe assise, épuisée et désorientée.

Devant moi, le soleil écrase l'étendue végétale, les séquoias immenses, les lianes gorgées de sève, des fougères géantes dont les frondes se balancent doucement dans la brise.

Il y avait un trou, avant, ici.

Maintenant, la jungle recouvre tout.

Questions à Run's, illustrateur de *Les Sauvages*

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour dessiner ?

Dans mon hamac tendu au bord d'une crique, quelque part loin dans la Grande Forêt, en attendant de voir passer une espèce de serpent inconnu ou observer la prochaine bestiole à croiser mon champ de vision.

Avec le bruit des singes, des calaos, des grenouilles, des insectes, tous ces bruits qui se fondent en un seul et qui vous donnent l'heure du jour ou de la nuit sans avoir à ouvrir les yeux...

Comment t'est venue l'idée de cette illustration ?

J'ai adoré ce texte. Je pouvais pas mieux tomber. J'ai voulu le rendre encore plus dur en personnifiant la nature furax qui vient réclamer sa vengeance au genre humain.

Quelle a été ta méthode, ton mode opératoire, quel est ton médium préféré en général, et pour ce dessin en particulier ?

J'utilise des EM (*Effective Micro-organisms*) pour le background.

Et un stylo gel ou bille pour le dessin.

Le fond EM me permet de faire un relationnel avec les idées que je défends, et les opérations d'action et d'éducation écologiques dans lesquelles je m'implique pour nettoyer les rivières, les lacs et les mangroves afin de tenter de rendre un environnement sain aux pauvres bestioles qui n'ont d'autre choix que de vivre dans le désastre pollué qu'on leur impose.

Que t'inspire ceci : « Quand la loi redevient celle de la jungle, c'est un honneur que d'être déclaré hors-la-loi. »
Hervé Bazin ?

La jungle n'a pas de loi : seulement une logique naturelle.
 Tout y est à sa place. Tout y a sa fonction.
 Tout s'y régule ou s'y remplace en harmonie.
 Il n'y a jamais de « trop » ou de « pas assez ».
 Un cycle fait pour perdurer à l'infini.

La seule anomalie vient de la pensée que s'en font les hommes, qui s'effrayent de ce qu'ils ne comprennent pas.

Et pour ne pas avoir à se rabaisser à un niveau de compréhension qui n'est pas leur, ils préfèrent anéantir puis transformer en quelque chose de rassurant pour eux.

Surtout si ça rime avec « économique ».

Les jungles d'Amazonie et d'Asie sont de vieilles amies.

C'est quand je suis obligé d'en sortir que je ne me sens plus chez moi.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Depuis que les jungles mêmes sont devenues dégueulasses et qu'il est devenu difficile d'y vivre en autonomie, que je trouve des cadavres d'animaux morts au bord des points d'eau, j'ai déclaré la guerre aux entreprises-mafias agro-chimiques et leur dirigeants : individus pathogènes par excellence pour notre société, et leurs spoutniks décérébrés : leurs distributeurs et utilisateurs sans conscience.

Là sont les vrais parasites qui sacrifient sur l'autel d'un profit personnel et immédiat la pérennité de nos sols qu'ils empoisonnent inexorablement et définitivement.

Je vais continuer à enseigner et faire des recherches sur cette alternative EM qui a prouvé à maintes reprises son efficacité et donné un espoir de futur propre à ceux qui l'ont adoptée.

Je travaille sur une histoire, illustrée de 40-50 dessins dans ce style-là, mêlant les événements de société actuels et dérapant dans le post-apo : les cocktails chimiques transportés dans les aliments, les boissons, et l'air ambiant, ont transformé les humains en zombies téléguidés par une moisissure incrustée dans leurs centres moteurs.

Ils sont opposés à une nature mutante qui veut survivre, se débarrasser des éléments qui l'empoisonnent et retrouver les origines de sa mission sur la Terre.

Quelques-unes de ces illustrations ont été postées dans ma galerie sur [le forum d'OutreMonde](#).

D'Interpol à Interco : bandits et policiers du futur

un article de Didier Reboussin

Si l'on se penche sur le grand fleuve désormais asséché d'Anticipation, on relève avec surprise que fort peu d'ouvrages usent du thème du présent Univers. La science-fiction *made in* Fleuve Noir était-elle plutôt de tendance legaliste ? Pas nécessairement, mais l'éventail des débouchés entraînait naturellement les histoires de voyous et d'asociaux vers le champ de Spécial Police, où le traditionnel affrontement bandits — policiers avait toute sa place. (Quelle belle époque !)

Pourtant, bien que les exemples n'abondent pas, on note que quelques ouvrages de notre collection préférée flirtent avec cette thématique. Je pense par exemple à Stefan Wul avec *Retour à « O »* ou



L'Orphelin de Perdide. Kurt Steiner dans *Les Océans du ciel* et Francis Carsac avec *La Vermine du Lion* mettent aussi en scène des révoltés ou des mercenaires. On peut également classer *Les survivants de Kor* de Peter Randa dans cette sous-catégorie du hors-la-loi pour qui la violation du droit relève de la rébellion, en réaction aux valeurs bafouées par celui-ci. Gérard Marcy introduisit lui le véritable bandit (sous la forme d'un savant fou) dans une série d'ouvrages ultras classiques que l'on oubliera sans autre forme de procès. Mais ce sont véritablement J & D Le May qui développèrent ce thème au fil d'une série de romans mettant en scène la centrale de surveillance galactique Interco.

Cette organisation, digne fille aînée d'Interpol, écoute, surveille et réprime durement le crime au sein d'une fédération stellaire où existent autant de vices que d'espèces. Aux spécificités locales près, les agissements illégaux y sont dépeints comme universels et irréductibles. Aucun doute : Interco a du pain sur la planche ! Sur cette confrontation classique du hors-la-loi et du bras justicier qui le combat, J & D Le May ont livrés quelques-uns des meilleurs récits de feu Anticipation, si ce n'est de la SF Française. Bien des traits distinguent Interco de ses ancêtres policiers. La ténacité, l'union et la motivation des enquêteurs lancés dans l'espace (les bis), les techniques de déduction et le châtement impitoyable promis aux délinquants de haut vol sont des caractéristiques classiques de ce type

d'organisation. Mais la dimension cosmique et l'étrangeté des situations rencontrées apportent des couleurs inédites qui transforment ces histoires policières en tout autre chose.



Dès les premières livraisons de cette fresque de l'avenir – qui comptera une bonne dizaine de titres – la modernité avec laquelle ce thème est abordé est tout à fait surprenante. Dans *Les Drogfans de Gersande*, la manière dont sont élaborées puis délivrées aux enquêteurs les déductions de l'ordinateur central d'Interco, au fil des éléments recueillis, est digne de ces séries actuelles, du genre *NCIS* ou *FBI portés disparus* qui font les belles soirées de

nos chères têtes blondes. Cette rare qualité que l'on confère d'ordinaire aux meilleurs vins – la bonification – souligne toute l'intelligence des auteurs et leur souci de livrer des histoires aussi crédibles que possible. Il suffit en effet de les passer au crible de la relecture, si sélectif, pour en apprécier la saveur presque cinquante ans après leur rédaction. Ce souci de peindre un univers vraisemblable et cohérent, le lecteur

en reçoit les preuves à toutes les pages, que le sujet abordé concerne l'organisation économique de cette fédération, pourtant esquissée avec de très fines touches, ses peuples, ses mœurs ou les trafics qui s'y livrent. Même si *Les Drogfans de Gersande* reste un pur space-opéra plutôt haut de gamme, le couple Le May n'en restera pas là : son écriture va s'élaborer, ses créations se densifier, et la poésie fera son apparition (*Arel d'Adamante*, *les Landes d'Achernar*, *les Fruits du Métaxyliia*). Au sein d'une collection vraiment populaire, cette maturité débouchera sur de vrais bijoux, car toutes les aventures qui impliquent Interco ne participent pas forcément d'une enquête.

La mission d'Eno Granger ou *La planète des Optyrox* sont là pour en témoigner. Mais certaines, telle *Irimanthe*, portent au sommet les démêlés de la centrale galactique avec la pègre interstellaire. Bien sûr, le crime a toujours le même visage : trafic de stupéfiants, piraterie, traite, escroquerie et grivèlerie. Mais grâce au cadre qui lui est offert, il prend une ampleur et une complexité démesurées au regard de ce que nous



connaissions, et les moyens imaginés par les Le May pour le contrer sont à la hauteur de ce pari. Ces perversités, au premier abord courantes, sont déclinées sous l'angle d'espèces intelligentes très éloignées de l'homme avec un talent réel de mise en condition. C'est surtout cette universalité du crime qui concourt à crédibiliser ces intrigues.

L'habileté des auteurs s'exerce aussi bien sur le fond que sur la forme. Les Le May ont pris soin de ne pas donner Interco gagnante à tous les coups. Ce risque d'échec, paradoxalement, renforce l'efficacité de la centrale. Et l'échec Interco le connaît avec *La plongée des corsaires d'Hermos*, où lesdits pirates parviennent, au prix de risques dantesques, à échapper au filet tendu pour les saisir. L'infiltration des réseaux est aussi une corde classique qu'Interco utilise avec maestria dans *Les Hydnes de Loriscamp* où sont campés des personnages qui crèvent les pages.

Mais s'il faut retenir une leçon de cette vision du futur, c'est que, quelque soit le degré d'évolution, l'espace occupé par les créatures pensantes, les convoitises, les mœurs, les ambitions de tous les êtres de la création, avec Interco, le crime ne paie pas.

Rivière Blanche perpétue la tradition de la SF et du fantastique français en publiant des romans inédits, des recueils et anthologies de nouvelles, mais aussi des portfolios d'artistes. La maison réédite aussi des sagas, des classiques de la BD d'aventures...

Les maquettes de couverture sont des hommages aux anciennes collections «blanche» et «bleue» d'Anticipation et «noire» d'Angoisse du Fleuve Noir.

Viennent de paraître :



33° ITERATION



RIVIERE BLANCHE



D'autres informations sur le site de [Rivière Blanche](http://RiviereBlanche.com).

L'innocence et la boue

Un conte de l'Empire de Sunion

une nouvelle de Marie Loresco

illustrée par Cyril Carau

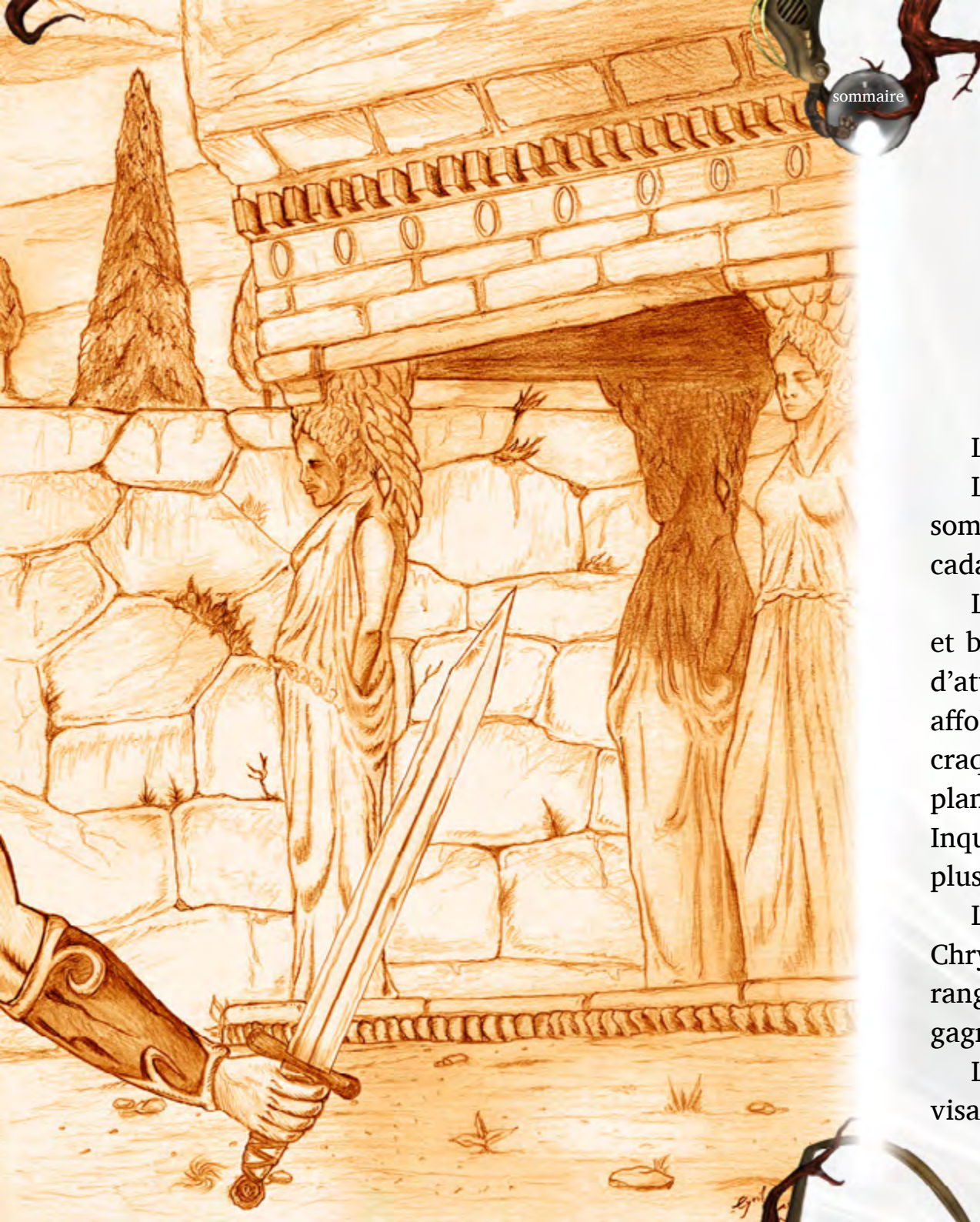
Le hameau brûlait.

Le vent glacé du petit matin dispersait la fumée en volutes sombres. Les flammes dévoraient avec un égal appétit les cadavres et les simples cahutes d'estive.

Les pillards s'étaient regroupés à l'écart, autour d'une longue et basse bergerie de pierres sèches. Ils ne prêtaient pas plus d'attention aux derniers râles des mourants qu'aux bêlements affolés des moutons et des chèvres. Parfois, cependant, le craquement d'une poutre ou les crépitements soudains d'une planche de pin leur faisaient tourner la tête vers le brasier. Inquiètes, leurs montures, poneys hirsutes prévus pour le bât plus que pour la monte, dansaient et baissaient les oreilles.

Leur capitaine répondait naguère au nom de Philidor Chrysostome. Quelque part au cours de son ascension dans les rangs auxiliaires au service de feu l'empereur Leflos, il avait gagné celui de Polémolycos — le Loup de guerre.

Les combats n'avaient pas altéré la beauté classique de son visage : front haut, nez à peine busqué, lèvres sensuelles au



pli volontiers moqueur, mâchoire carrée tout juste ombrée de barbe. Ses yeux couleur de miel chaud savaient dissimuler quand nécessaire la dureté acquise au fil des batailles, des pestes, des jours de famine et de peur. L'éclat qui les faisait briller ce soir-là n'était pas dû au seul reflet des masures embrasées.

— Des fillettes ! ricana-t-il à l'adresse des hommes silencieux. Voilà ce que vous êtes ! Des buveurs de lait superstitieux ! Un vieillard sénile crache une malédiction et vous tremblez comme des brebis qu'on vient de tondre !

— C'était un prêtre de Mikhalia, plaida Cincinnatus Metellius, son second, au nom du groupe. Tu es Hellène, tu oublies que les Monts Blancs sont notre mère patrie, à nous autres Mars. Ici, se prétendre de la lignée de Mars et Lobon n'est pas qu'une coquetterie de patricien ramolli.

— Et alors ? Tu as beau être un bâtard Metellii, ton sang a la même couleur que le mien. Descendre des Seigneurs Loups, que voilà un digne lignage pour des éleveurs de chèvres !

— Ne te moque pas. Ils forgeaient des glaives quand tes ancêtres n'étaient que des pêcheurs de poulpes. Tu peux toujours rire et refuser de nous écouter. Nous, nous n'irons pas plus loin. Se servir sur le pays est une chose, aller piller un temple de Mikhalia en est une autre.

— Nos coffres sont presque vides et tu as entendu la femme : là-bas, il y a de l'or, des statues précieuses, des siècles d'offrandes ! La guerre a éloigné les pèlerins et les hommes

valides. Jamais une occasion pareille ne se représentera !

— Donne-nous notre part et tu feras ce que bon te semble. Nous avons choisi le mauvais camp et en avons subi les conséquences. À présent, je préfère retourner chez moi avec des chèvres et la protection de nos déesses plutôt qu'avec des bijoux sans prix et la colère de l'Archange du Châtiment.

Polémolycos sortit sa dague d'un geste volontairement menaçant. Avec un rictus de mépris, il sectionna les courroies qui renaient les sacs de pièces à la croupe de son étalon. Un des deux ballots s'éventra dans sa chute et son contenu se déversa sur le sentier pierreux. Il y avait bien peu d'*aurei* au milieu des pièces de bronze et d'argent.

— Partagez-vous les miettes puisqu'elles vous contentent ! Je vais me servir là où est le festin.

Cincinnatus mit pied à terre, imité par deux autres Mars. Il leva sur son chef des yeux pleins de pitié.

— Tu as été un bon capitaine. Je prierai pour ton âme.

Le Hellène le toisa et cracha sur le sol gelé.

— Économise ton souffle, cul béni.

Il s'empara des rênes de sa petite jument de bât et tira durement sur la bouche de son étalon qui encensa. Son regard étrenci balaya le brasier mourant et les mercenaires embarrassés. Blessé et furieux de l'être, il leur lança un cinglant « Que Moloch dévore vos carcasses, fils de chien ! » avant de piquer des deux sans se retourner.

Les poneys ne pouvaient garder longtemps une allure soutenue sur ce chemin de montagne étroit et caillouteux. Quand l'odeur piquante de l'incendie se réduisit à un effluve presque rassurant, le mercenaire les autorisa à ralentir le train et s'abandonna à ses pensées moroses.

Cette trahison l'atteignait. Ses Loups, les frères de combat avec qui il avait traversé tant de prytanies de guerre, avaient déserté son commandement à cause de superstitions ridicules. Il avait même craint un instant qu'ils ne retournent leurs armes contre lui. Mais non, ces pouilleux, ces paysans s'étaient permis de le plaindre ! Il grimaça. Allons, il n'allait pas se laisser envahir par une nostalgie de grand-père. Il avait fait le bon choix. Mieux valait ravalier sa bile : les trésors recelés par le sanctuaire de Mikhalia-des-Monts lui en feraient vite oublier le goût amer.

S'il était à présent un capitaine sans compagnie, il demeurerait un vétéran éprouvé et l'écho d'autres sabots sur la draille le ramena à plus de vigilance. Il se déporta du côté le moins exposé avant de se retourner, la main sur sa javeline. Ses muscles se détendirent et son humeur se réchauffa quand il reconnut un de ses hommes, Elodin. Un petit brun râblé et bavard, capable de trouver une perle dans un ruisseau et de vendre un arc à un manchot, et Phargien, donc peu échaudé par les légendes et la foi servile des Mars. Ils avaient traversé ensemble les Enfers et en étaient revenus : il n'aurait pas à craindre de lui tourner le dos.

Dans un silence confortable de vieux camarades, ils continuèrent leur ascension. Les pâturages s'espacèrent et leur taille se réduisit à de maigres rubans en espaliers, plantés ça et là d'un noyer. Le chemin serpenta le long de pentes plus raides, cerné de pins odorants qui semblaient naître de la pierraille. Les premiers *milia passum* ne leur offrirent d'autres récompenses qu'une vue spectaculaire sur le piémont encore embrumé et quelques cascades d'une eau si froide qu'elle agaçait les dents. Au fur et à mesure, la nature reprenait ses droits, altière, âpre et indomptée. Sans la présence occasionnelle d'un oratoire orné de fleurs ou d'un *courtal* préparé pour l'hiver, ils auraient pu se croire dans un pays oublié des hommes.

Au cours de la lente montée, Polémolycos se surprit à goûter une paix depuis longtemps étrangère à sa vie. La guerre finie, ses responsabilités derrière lui, il se sentait curieusement libre et léger. Était-ce ce que les pèlerins venaient chercher ici, cette sérénité nourrie de solitude et de la beauté sauvage de la contrée ? Tout Hellène qu'il fût, ce pays rude et fier parlait un langage familier à son cœur de guerrier.

— Fichu coin ! grommela Elodin, peu porté à la contemplation. Pas une honnête taverne à moins de trois jours de marche, et même de si haut on ne voit plus la mer. C'est pas humain, je te le dis !

Un lièvre déboula entre les jambes de sa monture, lui faisant faire un écart périlleux, et il jura de plus belle.

Le capitaine rit, ses solides dents blanches découvertes en

une anticipation avide.

— Arrête de geindre ! D'ici ce soir, nos besaces seront tellement pleines que tu pourras t'offrir la plus belle taverne de l'Empire, soiffard !

Avant la mi-journée, ils parvinrent au premier col et débouchèrent sur un vaste plateau empourpré de bruyères. Les poneys passèrent sans se faire prier à un trot allègre. Une bise qui sentait la neige vint les gifler avant de s'enrouler autour d'eux en rafales pénétrantes. Très haut dans le ciel nu planait un grand rapace.

La *villa* leur apparut au premier abord petite et incongrue dans cette immensité ouverte, mais en se rapprochant de l'enceinte soigneusement entretenue, les cavaliers découvrirent un véritable palais rustique. Le haut portail bâillait au vent.

Après s'être concertés du regard, ils mirent pied à terre. Les lourds battants de chêne clouté de bronze grincèrent quand ils les poussèrent. Derrière, une cour déserte, ses fontaines asséchées. L'allée couverte qui menait à l'entrée de la *domus* était dallée de pierres sombres. Conformément à l'usage, aucune fenêtre ne perçait le gris pâle de la façade austère.

— J'appelle ? demanda le Phargien, que tant de silence rendait nerveux.

— Non, répondit son supérieur, la main sur son pommeau. Pas de remue-ménage inutile.

Les petits chevaux, bien que fatigués, refusèrent de franchir le porche, aussi les laissèrent-ils brouter alentour.

Ils pénétrèrent dans le clos. Les clous de leurs semelles sonnaient clairs sur les pavés de basalte. Les statues de la colonnade les toisèrent de leurs visages stylisés, antiques seigneurs mars aux capes de fourrure, *korei* hiératiques drapées du voile rouge de Mikhalia, kères vengeresses déployant leurs ailes noires.

Un corbeau vint se percher sur l'épaule de Terpsichore, celle qui ne portait pas d'épée, et pencha la tête pour les regarder passer.

— Je ne savais pas que les Anges de la Mort élevaient des perruches, ironisa Elodin à mi-voix.

Sa tentative de plaisanterie n'allégea pas l'atmosphère et il se renfrogna.

La grille de fer ouvragé céda sans résistance sous la poigne de Polémolycos. Quand ils entrèrent dans la maison, l'oiseau poussa un croassement sonore qui les fit sursauter. Si la perspective d'un pillage facile restait assez prometteuse pour qu'ils ne tournent pas les talons, ils n'étaient pas loin de changer d'idée.

Le bassin de l'atrium glougloutait d'une eau limpide autour d'un loup de pierre moussue. Sur les fresques des murs, l'Archange du Châtiment, ses boucles écarlates répandues en nappe de feu sur ses épaules, menait ses troupes à la bataille. Mars et Lobon, figures humaines et membres lupins, couraient aux côtés des anges en colère. Les mercenaires retrouvèrent leur sourire conquérant : les lieux leur parlaient de gloire et de

sang, de fraternité et de fureur. Un langage qu'ils comprenaient mieux que celui des symboles et des mystères.

Pour lever leurs dernières réserves, une odeur alléchante de viande en train de cuire vint chatouiller leurs narines. Ils suivirent le fumet jusqu'aux cuisines, leur convoitise ramenée à des proportions moins prestigieuses, mais plus urgentes à satisfaire. Les salles étaient désertes et vides de tout mobilier, même le *triclinium*. Cependant, des étoffes rouges et blanches séchaient sur l'herbe du jardin intérieur, auprès d'un laraire où la flamme du foyer brûlait haute et claire. Sur l'autel des mânes, des brins de bruyère fraîche voisinaient avec les libations. Dessous, une frise d'une exquise délicatesse dépeignait le sacrifice de Mars : le guerrier légendaire, toujours sous sa forme archaïque mi-homme mi-loup, se jetait devant Mikhalia pour prendre à sa place le coup fatal.

Ils se seraient presque attendus à trouver le repas préparé par d'invisibles esprits, mais si la cuisine était vide, il n'y régnait aucune activité suspecte. Une marmite en terre mijotait sur des braises, son contenu encore trop dur pour être mangé. Les hommes fouillèrent parmi les jarres et les pots et allèrent s'asseoir au soleil avec leur butin, un plateau de noix, de pommes et de petits fromages secs arrosés d'huile d'olive qu'ils dévorèrent sans manières.

Le ventre plein, Elodin s'essuya les doigts sur sa chlamyde brune et appuya son dos contre le plâtre enduit de vermillon pour s'étirer.

— Il faudra repasser au retour pour goûter au ragoût et remercier la cuisinière, commenta-t-il avec un petit rire égrillard.

Un corbeau passa en croassant au-dessus du jardin. Il venait de leur gauche — sinistre présage. Quand ils traversèrent à nouveau le long couloir, les pièces vides entraperçues leur parurent plus sombres malgré leurs fresques lumineuses. L'écho de leurs pas sur le pavage de mosaïque éveillait des fantômes dans les recoins. Ils retrouvèrent le grand air avec un certain soulagement.

La pause avait revigoré cavaliers et montures. La bise s'était calmée, le froid sec promettait un voyage agréable pour la saison. Ils s'autorisèrent un petit galop vif sur le plat puis attaquèrent la grimpée avec allant. De l'or, des filles et un repas de viande : la perspective offrait la séduction de la simplicité.

Ils déchantèrent au fil de l'après-midi. Le paysage primitif et sauvage ne leur offrait que des forêts peuplées d'ombres, des landes caillouteuses et des surplombs abrupts. En dehors du chemin lui-même, plus rien ne les rattachait au monde des humains. Les rayons du soleil peinaient à se frayer un passage entre les sommets. Un froid de loup rougissait leur nez, engourdisait leurs mains et leur esprit. L'air glacé sentait la résine et la promesse des neiges à venir. Les cascades givrèrent jusqu'à se figer, dentelles fragiles et éphémères suspendues entre deux abîmes. Même Elodin, frissonnant malgré ses

fourrures, finit par arrêter ses plaisanteries grivoises. Seuls brisaient le silence les craquements minéraux de la montagne et l'appel occasionnel d'un faucon au-dessus des crêtes.

Ils entendirent les jeunes filles avant de les voir, leurs rires cristallins irréels dans cet environnement inhospitalier. Elles étaient trois, assises sur un rocher à un embranchement du sentier : deux petites servantes emmitouflées de manteaux brun-roux et une prêtresse de Mikhalia aux voiles écarlates. Elles finissaient de croquer des pommes et se partageaient une outre. Non loin, une mule chargée d'amphores et de paniers mâchait un chardon avec une patience résignée. Toutes tournèrent la tête au son des sabots, sans manifester crainte ni gêne.

Polémolycos fit stopper son étalon à une distance respectueuse. Si charmant que fût le tableau, un instinct chevillé à sa nature de guerrier l'incitait à la prudence. Le regard du Phargien derrière lui s'était allumé à cette perspective de divertissement.

La zacore se leva avec une lenteur délibérée, les mains écartées. Quelques mèches aussi blanches que la toison d'un agnelet s'échappaient de sa coiffe, surprenant contraste avec la fraîcheur de son visage. Son sourire clair et ses pommettes hautes la faisaient ressembler aux anges des fresques, tout comme ses yeux en amande d'un turquoise soutenu. Elle les salua d'un bref hochement de tête, paume vers le haut pour honorer la déesse.

— Voici longtemps que nous n'avions croisé de pèlerins, messers. Vous n'êtes plus très loin du sanctuaire, si telle est bien votre destination.

— Merci, *hiera*. C'est bien là que nous nous rendons, en effet, répondit le capitaine, avec la déférence nécessaire et la juste pointe d'admiration perceptible dans sa voix musicale.

Les deux suivantes gloussèrent, mais leur maîtresse ne se départit pas de son maintien de patricienne.

— Je suis Alizarine Metellia Murem-Montis, zacore du Temple.

— De la famille du général ? s'étrangla Polémolycos.

— C'est mon oncle.

— Un stratège redoutable et un combattant d'exception. (Il se garda de préciser qu'il s'était trouvé dans le camp adverse). Je suis... Philidor Chrysostome, et voici Elodin, qui vient de Maronnée comme moi. Nous sommes ici pour l'accomplissement d'un vœu.

— Voilà, approuva le Phargien avec un petit rire. Un vœu. Plusieurs, même.

— Nous ferez-vous le plaisir de nous servir de guide ?

— Je crains que notre chemin habituel ne soit impropre pour autant de poneys. Il faut le pied sûr de notre bonne Perce-neige pour nous y suivre.

Elle gratta la mule derrière les oreilles, en saisit la longe et s'avança de quelques pas sur la sente escarpée qui partait vers la gauche.

— Et puis, vous précéder nous laissera tout loisir de vous préparer un accueil digne de ce nom. D'ailleurs, il nous faut repartir, les servants du temple attendent leur provende et si nous vous retardons encore, vous risquez d'être surpris par la nuit. Si vous ne quittez pas le sentier, vous ne pouvez pas vous perdre.

Elle inclina à nouveau la tête en signe d'au revoir, avec la même dignité tranquille. Sur un geste de sa main, la plus âgée de ses compagnes reprit son bâton, la seconde cala l'outre en peau de chèvre sous son bras et elles s'engagèrent à sa suite avec une prestesse de chamois.

Polémolycos lui rendit son salut avec un demi-sourire appréciateur. Ce tendre gibier ajouterait un piment imprévu au festin promis. Mais une protestation bruyante d'Elodin le tira de son expectative.

— Il ne sera pas dit qu'un soldat de l'Empereur a laissé des demoiselles s'aventurer seules dans la montagne sans protection !

Déjà, le Phargien se laissait glisser à bas de sa monture.

— Tu vas nous ralentir, plutôt, homme des plaines ! plaisanta celle qui portait la gourde avec une grimace provocante.

— Vous ne savez pas de quel bois je suis fait, mes jolies chevrettes, je vais vous montrer... Sans offense, *hiera* ! ajouta-t-il précipitamment à l'adresse de la prêtresse en croisant le regard menaçant de son supérieur.

Il s'élança derrière les filles, avec un clin d'œil et un signe

d'apaisement — il n'oublierait pas que le choix de la meilleure part était l'apanage du chef de meute.

— Bon, murmura celui-ci d'un ton rogue, essayons d'arriver là-haut avant l'extinction d'Inferno.

Et il donna un coup de talon dans les flancs de son étalon pour lui faire prendre le trot.

Une impatience d'adolescent poussait Polémolycos en avant. Le chemin serpentait entre des cèdres et des mélèzes d'une hauteur à étourdir un charpentier de marine. L'éclat d'Inferno s'empourpait, de petites bêtes des bois commençaient à sortir de leur trou. Loin de s'inquiéter, il éprouva à nouveau une affinité profonde pour ce pays ancien. La patience des pierres et celle des grands arbres ramenaient à l'insignifiance la souffrance et l'avidité humaines. Quand il découvrit de tardives fleurs rouges poussant près d'un bassin en ruines, une impulsion lui fit mettre pied à terre pour les cueillir. Leur odeur délicate et indéfinissable évoquait des souvenirs à demi oubliés.

Des hurlements lointains déformés par l'écho lui rappelèrent qu'il était seul dans les bois et que la nuit ne tarderait plus. Sur le qui-vive, il enfourcha son étalon qui roulait des yeux inquiets. Il prit juste le temps de passer le bouquet à sa ceinture avant de se remettre en route : les déesses et leurs représentantes aimaient ce genre de cadeau, et celui-là ne lui coûterait rien.

Était-il arrivé quelque chose à ce rustre d'Elodin ? Ou ce

paillard s'en était-il pris un peu trop vivement aux jeunes filles ? Son humeur n'en fut pas assombrie longtemps : le dernier lacet dévoila le *fanum*. Un bloc de basalte érodé tenait lieu d'autel des fidèles, sa colonnade présentait une allure archaïque et trapue qui témoignait de son ancienneté, mais sur chacun des clous de sa porte de bronze étincelait un rubis sans prix.

Il n'y avait personne en vue, hormis, dans un enclos à quelque distance, la mule débarrassée de son fardeau. Derrière elle se distinguait le toit de lauzes d'un bâtiment de service.

Laissant vaguer les chevaux toujours nerveux, le mercenaire monta les marches usées. Sous le portique, il hésita. Mikhalia-des-Monts... Non, il ne pouvait jurer qu'en cet instant, seuls l'avidité et le désir rendaient ses mains moites et son souffle court. Il se moqua de lui-même. Peut-être que sous la cuirasse du mercenaire, ce cœur qui battait plus vite se rappelait les rêves d'honneur et de gloire du jeune Philidor.

Il se secoua. Il était l'heure de s'arroger le privilège des prêtres. La déesse avait conduit les plus valeureux guerriers en première ligne. Ne méritait-il pas plus que des érudits en robe d'accéder à son enceinte consacrée ?

Selon l'usage, il tira sur la corde tressée d'or pour soulever la chevillette. Il entendit choir la bobinette avec un son doux et profond de cloche marine. Les gonds antiques jouèrent en silence à la plus légère poussée — le temps d'un souffle, le soldat aguerri se demanda s'il avait seulement touché le battant.

Il entra dans le vestibule. Il s'était attendu à la pénombre, à la poussière, au recueillement. Il fut assailli par une débauche de lumière chaude et enveloppé d'une fragrance subtile qui parlait de neige, de grands cèdres et d'enfance, tandis que l'envoûtait une voix céleste cascadeant des profondeurs du temple :

*Mon loup de lune, mon loup de l'ombre,
Venez goûter au feu, venez goûtez au miel,
Venez vous nettoyer de la boue et du fiel,
Mon loup de nuit, mon loup de brume,
Courez battre le fer, courez venger mon ange,
Courez pour rejeter l'archentope à la fange...*

Son timbre frémissant et les grelots ténus du sistre qui le rythmait transformait la comptine en supplique ou en promesse.

L'homme s'avança au milieu des torchères et des lampes. Son impression de marcher dans un rêve de bronze et d'or s'intensifiait à chaque pas. Partout, accrochés aux murs, dans les grands coffres ouverts entreposés sans ordre des deux côtés de la nef, dans des sacs, dans des paniers, débordant jusqu'à joncher les dalles de cinabre, dans un empilement barbare et somptueux brasillaient des trésors sortis tout droit d'un conte ou d'un rêve de Crassus : armes, parures, statues, matériaux vils et débauche de gemmes, objets de simple facture et chefs-d'œuvre uniques, tous ex-voto maladroits ou sublimes nourris d'une égale ferveur pour la merveilleuse et tragique Archange

de Fornax.

Devant la porte de la *cella*, il s'immobilisa. Jusqu'alors, il n'avait rien fait de véritablement répréhensible. Pousser ce voile, faire face à la représentation de la divinité... Il tira le pan de tissu rouge d'un coup sec avant que la crainte révérencielle ne dévorât son courage.

Mikhalia ne le regardait pas. Taillée avec une remarquable simplicité dans un tronc de bois clair au grain serré, elle le dépassait d'un empan. Des mains pieuses l'avaient vêtue d'une armure précieuse écarlate et cramoisie, garance et incarnat, d'où émergeaient quatre ailes déployées. Elle arborait les deux kères sous leur forme d'épées noires, Lycore à gauche et Terpsichore à droite. Ses pieds, suivant la tradition, disparaissaient sous un long pagne clouté sang-de-bœuf. De sous le casque, sa chevelure s'épanchait sur ses épaules en ruisselets vermeils.

Elle avait l'air invincible— et désespérée.

Ouverts, ses yeux clos auraient fixé un point lointain au-dessus de l'intrus. Polémolycos ne pouvait sentir le dharma, la magie des Douze. Il était resté sourd de longs cycles à l'Harmonie céleste. Mais à cet instant-là, il sut que si ces paupières se levaient, si ces iris insondables se posaient sur lui, il mourrait sans espoir de paradis.

Il lui fallut toute sa fierté pour ne pas baisser la tête.

Un rire doux le tira de sa transe. Derrière l'idole, un pan de pierre avait basculé. La zacore se tenait dans l'encadrement.

De ses épaisses robes de prêtresse, elle ne conservait qu'un *peplum* arachnéen – la *camaille* sacrée des vouées, l'armure mystique que nul ne pouvait leur ôter par la force – et les voiles flamboyants qui marquaient son attachement à ces lieux.

— Tu sens qu'elle te prête attention, porteur de glaive. Ta Marque se réveille. Ignorais-tu que tu étais du signe de Fornax ?

Ses prunelles turquoise scintillaient dans la lueur mouvante des flammes. Hypnotisé par leur éclat de joyau et la silhouette gracile esquissée sous l'étoffe transparente, il mit un temps, trop long pour son orgueil, à retrouver la parole.

— Dois-je remercier la Déesse de m'avoir laissé pénétrer jusqu'à son Saint des saints, *hiera*... Alizarine ?

À son vif soulagement, sa voix de miel ne le trahit pas.

La jeune fille leva vers la statue un regard fervent.

— Qui d'autre ? Ici, nous n'adorons pas les Douze, répondit-elle avec exaltation. Nous ne vénérons qu'elle, Mikhalia du Châtiment, celle pour qui Mars accepta une âme, pour qui il se sacrifia tout entier. L'Archange qui voit au-delà de l'apparence, au-delà de la souillure. Celle qui peut offrir une seconde naissance. Une seconde vie.

Sans transition, son ton se fit mutin et elle découvrit des dents parfaites ensanglantées par la lumière des flambeaux.

— La déesse offre des opportunités à ceux qui peuvent les saisir. Le choix reste leur, le libre-arbitre est le plus grand des dons célestes.



Elle recula d'un pas vers l'intérieur de l'*adyton* — le sanctuaire secret, la chambre réservée aux officiants.

— Un bon officier sait prendre ses décisions rapidement, rétorqua le guerrier en la suivant avec un sourire prédateur.

Par la force de l'habitude, il concéda aux lieux un regard circulaire : des murs de pierre nue, un autel de porphyre où brûlait cet encens entêtant, une colonne sculptée d'anges destinée à accueillir une épée absente. Les dalles noires disparaissaient sous une profusion de coussins de toutes les nuances de rouge. Ils étaient seuls.

Alizarine le fixait avec un mélange d'innocence et d'impudence à damner moins perdu que lui. Son attitude n'exprimait aucune crainte. Était-ce de l'inconscience ou une absolue confiance en son Archange et en sa *camaille* ?

Arrivée au centre de la pièce sacrée, elle s'arrêta et l'y attendit. Il s'avança trop près, trop vite, mais elle lui sourit à nouveau.

— Pourquoi voler ce qui peut être offert ? souffla-t-elle, arquant son cou blanc pour plonger un regard hardi dans le sien.

Quand il la saisit par les épaules d'un geste brusque, il la sentit trembler malgré ses bravades. Elle ne baissa pas les yeux.

Pour toute réponse, il l'embrassa. Il avait oublié le goût et la douceur de lèvres consentantes. La tête lui tourna. Sa propre faiblesse lui fit peur et il voulut reprendre l'ascendant. Ses mains rudes descendirent pour remonter le fin *peplum*... Le



tissu ne bougea pas plus que s'il avait été de bronze.

Le mercenaire recula. Ce miracle le dépassait. Il faillit grogner de frustration comme un loup privé de sa proie.

— Pourquoi dévorer dans l'ombre ce qui peut être savouré dans la lumière ? reprit la demoiselle encore plus bas. Es-tu un vulgaire pillard ou un héros digne de la déesse ? Suis-je une babiole sans valeur ou un festin de prince ?

Il pouvait relever ce défi-là, suggérait son regard avec candeur. Elle ne demandait pas mieux. Elle était si jeune ! Il avait eu cet âge-là, avant les chaînes, la souffrance et la boue. Avant la fuite. Avant la guerre.

Il devait se souvenir de ce temps où il répondait à un autre nom, celui où sa voix sensuelle faisait vibrer l'Odéon d'Octopone. Sa voix, l'instrument de son pouvoir, de ses premières victoires. Plus tard, elle avait sauvé des hommes dans la bataille et en avait fait mourir. Sous cette carapace ou une autre, elle était en lui. Elle était lui.

— Tes yeux font pâlir les saphirs de Pharaon et les lacs de Laconie, fille de Mars, murmura-t-il enfin, d'un timbre à peine rauque.

Il relâcha son étreinte sans s'écarter d'elle. Elle se détendit imperceptiblement.

— Ils ne voient que toi, mon valeureux guerrier, répondit-elle sur le même ton.

— Tes oreilles sont des nacres volées aux dieux des mers profondes, princesse des montagnes.

— Elles n'entendent que ta voix d'aède, mon bel Hellène.

Elle se laissa aller contre lui. Il libéra ses cheveux de lait de leurs voiles vermillon et enfouit son visage dans la masse tiède et douce. Elle sentait le vent, la neige, la liberté, lui dit-il en mots simples et enivrants. Puis il referma ses bras sur le corps souple, avec une délicatesse de musicien, et il l'embrassa à nouveau, acceptant le vertige pour mieux l'y entraîner.

Pendant qu'ils reprenaient leur souffle, elle lui mordilla la lèvre et mêla ses doigts aux siens.

— Tu as de si grandes mains, soupira-t-elle en les posant sur ses hanches.

La *camaille* glissa sur sa peau d'albâtre, et ils ne se soucièrent plus de parler.

Bien plus tard, dans le désordre des coussins moelleux, elle se blottit contre son dos.

— Et maintenant, que vas-tu faire ? Repartir les bras chargés d'or ?

— Ai-je le choix ? Voudrais-tu que je reste ici à attendre que ton oncle m'étripe avec son épée noire ? Abandonnerais-tu ton nom pour vivre avec moi dans une *villa* des plaines, loin des tiens ?

Il essaya de lui cacher son amertume. Malgré le clair-obscur, il se sentait exposé et nu de plus d'une façon.

— Il y a bien des manières de servir la déesse.

— Je ne serai pas esclave une seconde fois, fillette. Ni d'elle,

ni d'un autre.

— Ce n'est pas le torques qui fait l'esclave. Depuis quand t'es-tu vraiment senti libre ?

Il se souvint de la route en lacets, de la sérénité imprévue du voyage. Il ne répondit pas.

— Mars a choisi d'être un homme pour l'amour de la déesse, reprit-elle en se collant plus fort contre lui. Beaucoup de ses enfants ont fait le même choix. Ceux de Lobon – les vir-loups, les changeurs de forme – ont choisi de renier le Ciel. Ils n'ont pas d'âme, ils ne peuvent entrer ici sans périr. Mais nous, ceux de la lignée aînesse, avons gardé le privilège de nos origines.

Ailleurs, avant, il aurait ri. Là, il retint son souffle.

— Nous naissons pour servir Mikhalia, continua-t-elle du même ton tranquille. Bien que nous ayons une âme, tant que nous gardons notre virginité, nous pouvons passer à notre gré de l'homme au loup, ou entre les deux.

Le bras qui lui enserrait la taille se fit plus chaud, plus blanc, plus doux. L'homme déglutit.

— Ensuite, nous avons la nuit pour choisir sous quel aspect nous serons les plus heureux d'accomplir ce devoir.

— Et au petit matin, tu me mangeras ? demanda-t-il, faussement léger.

Il ne plaisantait qu'à moitié. Une part de lui ne souhaitait pas sortir du ventre accueillant du sanctuaire. Le repos du guerrier, enfin. L'autre partie cherchait une arme du coin de l'œil. Il n'était pas pour rien du signe de Fornax.

Elle s'écarta de lui avec une caresse. Il écouta le glissement furtif de son pas sur les dalles. D'un geste rapide, il s'empara de son épée, mais ne se retourna vers l'ouverture qu'en entendant la protestation de la pierre contre la pierre.

Le piédestal avait pivoté. La déesse lui faisait face, auréolée des derniers feux des lampes. Auprès d'elle, Alizarine était une longue ombre pâle noyée dans la lumière ardente. Il plissa les yeux.

— J'ai accompli mon premier devoir pour la déesse, j'ai porté ses voiles pendant deux Cycles. Et puis elle t'a mené à moi, souffla-t-elle. Crois-tu que je veuille échanger mon pays de vent contre quatre murs et un bel amant contre un vieux mari ? Partage mon destin. Tu peux être enfin libre. Tu peux rester avec moi à courir la montagne. Demande-le lui, mon loup des plaines. Laisse-la t'accorder le pardon ou l'oubli.

Une magie plus ancienne que les pierres du Temple monta à la tête du hors-la-loi comme un vin capiteux. La compréhension éclaira son esprit embrumé. Tout l'or d'Octopone n'aurait pu acheter ce vieux morceau de bois : l'idole ancestrale des Mars était un *symbolum*, un soupçon de divinité laissé parmi les hommes. Un lien direct avec l'Archange.

Il avait suivi la route des pèlerins, il était arrivé au bout du Chemin des Épingles. Foin de la morale frileuse de ceux qui n'avaient connu ni la faim, ni le froid, ni la peur ! Il n'était plus un enfant désobéissant. Tant d'années de luttes méritaient-elles une punition ? Accepter le jugement de la déesse guerrière

n'avait rien d'une reddition. Au contraire, il revendiquait enfin sa récompense.

Il se leva pour se tenir devant elle et fixa les paupières closes sans ciller. S'il devait mourir, ce serait debout. Il sentit une main fine et poilue saisir la sienne et la serra.

Les yeux de Mikhalia s'ouvrirent.

Le temple dessinait une ombre immuable dans la nuit claire. L'aube n'allait plus tarder. Le loup tourna vers la lune bleue son regard de miel chaud. Son museau noir modula un péan de grâces vers les cieux. Puis il huma les mille parfums sauvages apportés par la bise d'hiver et s'élança parmi les pierres pour suivre le panache blanc de sa compagne.



Questions à Marie Loresco, auteur de *L'innocence et la boue*

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

J'ai commencé à écrire dès que j'ai su tenir un stylo. Au collège, à une époque où la littérature jeunesse ignorait presque totalement le genre, j'écrivais des « feuilletons » de SF ou d'heroic fantasy pour les copines. Nous étions des geeks avant l'heure !

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?

Je suis tout le temps en train de gribouiller des idées, mais je suis une tortue pour écrire et je me déconcentre très vite. C'est pour ça que j'apprécie les appels à textes, les sujets sont des générateurs d'idées et la date limite force à un minimum d'assiduité.

L'univers, le thème de ce texte te sont-ils familiers ?

L'Innocence et la boue se passe dans l'Empire de Sunion, un univers de jeu de rôle de fantasy « antiquisante » développé entre passionnés pour faire découvrir la beauté, mais aussi les côtés obscurs de l'Antiquité classique (mille mercis à « Phane » Picart, démiurge de l'Empire)

Que t'apporte l'écriture ?

L'écriture, c'est mon Enterprise, mon Tardis, ma machine à voyager dans le temps ! Plus simplement, c'est ma façon d'ouvrir quelques portes de plus vers ailleurs, et d'emmener avec moi ceux qui le veulent bien.

Quel hors-la-loi célèbre t'intéresse le plus et pourquoi ?

Zorro, parce qu'il prend des risques sans en tirer de bénéfice personnel, alors qu'il est né avec une petite cuillère en argent dans la bouche et pourrait profiter du système. Et Mandrin, parce qu'avoir sa complainte encore chantée après 300 ans, c'est une vraie victoire.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Je voudrais bien arriver à finir mon roman (mais... tortue...), et je continue à répondre à des appels à textes quand les sujets me plaisent. Je suis aussi active sur la mare de Cocyclics, pleine de grenouilles bêta-lectrices passionnées d'écriture et de SFFF.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Une autre de mes nouvelles va être publiée dans l'anthologie *Et si les Hommes...* d'Imperial Dreams, et quelques poèmes ainsi qu'une micronouvelle ont été retenus par le Collectif Hydrae pour ses prochaines publications.



Horizona Dream

une nouvelle de Richard Mesplède

illustrée par Annick De Clercq

James se réveilla. Il avait froid.

Encore un cauchemar, réalisa-t-il. Le rêve était toujours le même.

La Lune était encore haute dans le ciel, et il n'avait pas dormi plus d'une heure. Pourtant il lui fallait reprendre sa folle course à travers le désert.

L'Horizona était immense, étendant sa vaste plaine ocre sur des milliers de parsecs de distance, et il comprenait maintenant le plein sens du terme agoraphobie. Il devait néanmoins continuer de chevaucher ainsi, au milieu de rien, vers un incertain Nulle Part. Déjà, son cheval n'était plus que l'ombre de lui-même. C'était à se demander comment l'animal avait pu tenir jusque-là. C'était à se demander comment lui-même l'avait pu faire.

Il avait perdu toute notion du temps, mais avait vaguement conscience que plusieurs années s'étaient écoulées depuis son départ. Depuis le début de sa longue fuite.

James Howard Murdoch avait été lieutenant Yankee depuis le début de la guerre jusqu'en 1864, époque à laquelle le monde avait commencé à changer. C'est cette année-là qu'il

faillit mourir, lors de la funeste bataille de Pearl Bridge.

Les forces de Sherman – plus de sept mille hommes – s'étaient rassemblées dans la neige et le froid, afin de tendre une embuscade au fléau sudiste de la guerre, s'il en est, qui avait pour nom Forrest. La bataille avait fait rage plusieurs jours durant ; les morts se comptèrent rapidement par centaines ; les trois mille cavaliers du lieutenant-général Nathan Bedford Forrest avaient fait un carnage, et Sherman dut finalement s'avouer vaincu, se repliant dans la forêt avec quelque quatre cents survivants. James n'en faisait pas partie...

Laissé pour mort sur la berge de la Pearl River, laquelle s'était teintée de sang, le lieutenant Murdoch lutta plusieurs jours contre la Faucheuse. Quand il fut certain que son heure n'était pas encore venue, il décida, tout naturellement, de désertir.

Il était devenu un hors-la-loi, un desperado.

En évoquant tous ces souvenirs, James frissonna. Il y avait bien quelqu'un qui était venu l'aider, lors de son interminable agonie ; sans qui, peut-être, il ne pourrait pas se targuer de compter aujourd'hui parmi les vivants. Cet homme, cet étranger... que diable, déjà, lui avait-il fait ?

L'heure n'était pas aux réminiscences cependant. L'Autre était à sa poursuite ; il n'était pas question de se laisser emporter par un passé en pointillés bouffé par une amnésie traumatique. Vigilant : il devait rester vigilant.

Nous étions en 1872, et la guerre de Sécession était bien

loin d'être terminée... Cela faisait par conséquent huit ans que sa fuite avait commencé. Une telle aberration temporelle lui donnait mal au crâne, comme si quelqu'un voulait s'immiscer – à son insu – dans ses pensées.

Il n'avait jamais vu l'Autre. Cela pouvait, certes, sembler quelque peu paradoxal : il était poursuivi depuis des années par quelqu'un qu'il n'avait jamais vu : il y avait, en vérité, de quoi devenir cinglé. Pourtant il savait pertinemment que s'il faisait la moindre halte, ce serait très certainement la dernière. L'Autre le rattraperait, sur Sa noire monture décharnée, et il verrait alors Sa monstrueuse face de Cadavéreux se pencher sur lui, soufflant une haleine pestilentielle, et Ses doigts griffus et glacés viendraient chatouiller ses entrailles, qui se changeraient, l'instant d'une ultime caresse, en un obscène chapelet d'immondices sanguinolentes autour de son cou en putréfaction. Tel serait le prix à payer pour avoir tenté de bafouer les lois des États-Unis.

Pris de panique, Murdoch éperonna les flancs décharnés de sa monture. Les fers lançaient des étincelles électriques sur la rocaille pourpre, cependant que les élancements, de la base de sa nuque jusqu'aux tempes, empiraient.

Ce n'est que deux heures plus tard qu'il se décida à ralentir sa course. Le cheval faisait preuve d'une endurance exceptionnelle ; à moins que son propre sentiment de peur intense ne fût ressenti, de quelque manière que ce fut, par l'animal.

L'aurore illuminait les contreforts rocheux, baignant l'horizon d'une malsaine clarté rosâtre. James aperçut un point d'eau, au loin, et y dirigea sa monture.

Il se pencha sur l'onde stagnante afin de boire. Il n'avait pas réellement soif, mais il savait qu'il devait boire. La prochaine occasion de remplir les outres ne se ferait peut-être pas avant cinq ou six jours.

L'idée que l'eau pouvait être empoisonnée ne l'effleura même pas. Il ne prêta pas non plus attention à son cheval, qui, à dix mètres de là, boudait la mare.

James Murdoch approcha ses blanches mains de la surface froide.

Et stoppa net son mouvement.

L'ancien lieutenant venait d'apercevoir son reflet dans le miroir aqueux.

Ses cheveux n'étaient plus qu'un lointain souvenir sur son crâne dégarni et ridé. Sa peau, blême et flasque, pendait comme un vieux vêtement moisi ; de courts fils blanchâtres et gluants en émergeaient ; il ne remarqua pas tout de suite que c'étaient des asticots. Quant à ses yeux... ils n'évoquaient plus aucun sentiment, aucune étincelle, rendant un regard vide et dénué d'expression.

Un regard de mort...

James se réveilla. Il avait froid.

Encore un cauchemar, réalisa-t-il. Le rêve était toujours le

même.

La Lune était encore haute dans le ciel, et il aimait ça. Il reprit sa folle course à travers le désert.

L'Horizona était immense, mais il continuerait de chevaucher jusqu'à ce qu'il retrouve l'Autre. Une affaire de temps, se dit-il. Juste une simple affaire de temps. Sa victime devra bien s'arrêter de fuir, tôt ou tard. Et puis, un cheval mortel, ça se fatigue plus vite, non ? Il éclata de rire, et son ricanement de crécelle se répercuta longtemps dans l'atmosphère intemporelle du désert.

James Murdoch était mort en 1864, durant la bataille de Pearl Bridge. Et puis l'Étranger était venu le réveiller. À présent, il était un zombie, un esprit d'outre-tombe, locataire étranger d'un corps mort, serviteur des ténèbres.

Il était devenu un hors-la-loi, une abomination sans âme.

L'Étranger lui avait confié une mission. En échange de ses bons et loyaux services, pourrait-on dire. Cela faisait des années qu'il s'efforçait de mener à bien sa tâche. Huit ans, exactement. Mais bientôt, oui, bientôt, il le savait, la chasse à l'homme prendrait fin. Car il sentait la présence de l'Autre, même s'il ne l'avait jamais vu. Son mal de crâne actuel n'en était-il pas le témoin ?

Pris de frénésie, Murdoch éperonna les flancs décharnés de sa monture cadavérique.

Deux heures plus tard, il parvint à l'entrée du canyon. L'Autre venait de s'y engouffrer, il le sentait aussi bien que s'il l'avait

vu de ses propres yeux. Alors il s'enfonça à son tour entre les parois rocheuses, savourant déjà sa victoire imminente.

Car le canyon, il le savait, se terminait en cul-de-sac. James éperonna de plus belle, filant en un galop effréné.

Il stoppa net sa chevauchée.

L'ancien lieutenant venait de parvenir au bout du canyon.

Et il n'y avait rien. Pas le moindre signe de passage d'un quelconque mortel. Il était seul ici. *Il avait toujours été seul.*

Tel était le prix à payer pour avoir bafoué les lois de la Nature.

Murdoch descendit de sa monture, ses yeux étincelant de rage et d'incompréhension. Ses pieds raclèrent le sol, soulevant un nuage d'atomes purpurins. Et mettaient à jour un petit objet enfoui là depuis l'Étranger seul savait quand. Il s'agissait d'une carte ; une carte à jouer.

Un joker au regard vide.

Au regard de mort...

James se réveilla. Il avait froid.

Encore un cauchemar, réalisa-t-il. Le rêve était toujours le même.

La Lune était encore haute dans le ciel, et il n'avait pas dormi plus d'une heure. Pourtant il lui fallait reprendre sa course à travers le désert.

Sa course à travers le désert.

À travers le désert...

Questions à Richard Mesplède, auteur de *Horizona Dream*

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Les idées qui font naître mes histoires me viennent toujours au moment où je m'y attends le moins : au boulot, lorsque je fais mes courses, dans l'antichambre maudite de la salle d'attente de mon docteur, en plein travail dans la salle du trône ou au cœur de mes incursions oniriques nocturnes... J'imagine qu'à la base, la matière première de ces textes est issue de mon inconscient, comme de ce que je peux vivre au quotidien (et la plupart du temps un savant mélange des deux). C'est souvent les événements les plus banals qui engendrent le ciment des histoires les plus fantastiques.

Quels genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?

Le fantastique, justement, sous toutes ses formes (science-fiction, fantasy, horreur, et fantastique « traditionnel »).

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Pour *Horizona Dream*, ma démarche est un peu particulière ; il s'agit d'une histoire vraie, bien entendu !

L'univers, le thème de ce texte te sont-ils familiers ?

Les Royaumes Chiméricains, comme l'ensemble des États Désunis, sont effectivement le théâtre de nombreuses récidives de ma part ; je développe cet univers « western-fantasy » depuis des années, et chaque nouvelle s'y déroulant m'en dévoile un peu plus le décor et le contexte uchronique. C'est d'ailleurs ce thème qui m'a valu mes premières reconnaissances littéraires en tant qu'auteur. Après *Quinte Flush*, éditée chez Sombres Rets (anthologie « Mystères et Mauvais Genres »), d'autres textes se déroulant dans le même monde, parfois en lien les uns avec les autres, sont régulièrement publiés dans des antho, fanzines et autres webzines...

Quel hors-la-loi célèbre t'intéresse le plus et pourquoi ?

Jack Sparrow. Allez savoir pourquoi !

Que t'inspire ceci : « Quand la loi redevient celle de la jungle, c'est un honneur que d'être déclaré hors-la-loi. »
Hervé Bazin.

Hervé Bazin fut bien inspiré sur ce coup-là : ça frise le double alexandrin !

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Ils sont nombreux ! En voici quelques-uns : terminer d'ici quelques jours l'écriture des *Terres Promises*, de la série « voyages en Orobolan », écrit d'après l'univers et le conte d'un certain

Mestr Tom, participer cette année encore au NaNoWriMo, et en profiter pour terminer *La Symphonie du Temps*, deuxième tome de mon « Cycle d'Ouroboros »...

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

En novembre, une anthologie dédiée aux charmantes créatures que sont les trolls paraîtra à l'initiative du journal Fan2Fantasy. Ma contribution y a pour titre ... *Et pour quelques Gueulards de plus*. Il s'agit, bien sûr, d'un western !

En outre, 2013 verra la publication du roman *Les Terres Promises*, dont je parlais plus haut.

La ville nébuleuse

une nouvelle de Louisia

illustrée par Nathy

Les kilomètres défilaient sous ses yeux, les lignes blanches de la route se succédaient à intervalles réguliers et se reflétaient dans les lunettes noires de la jeune femme. Aux alentours, le désert et sa chaleur oppressante. Le 4x4 et ses passagers avaient quitté à midi le baraquement de bois abandonné, et s'étaient mis en route vers Las Regas, la ville la plus riche de la région. Vesper, accolée à l'une des vitres arrières de la voiture, pouvait entendre le crépitement du bitume chaud sous les roues. Alors que les quatre autres passagers étaient muets et concentrés sur leur objectif, Vesper avait l'esprit ailleurs. Elle se remémorait la soirée où le commandant de police lui avait confié cette mission.

— Vous êtes la seule à l'heure actuelle sur qui je peux compter, lui avait-il dit.

Flattée de cette attention, la jeune femme pensait qu'elle serait admise dans le cercle restreint des forces spéciales et de ses opérations secrètes. Elle se considérait digne de cette promotion, car elle avait fait tomber le réseau de drogue des Artificiers l'année dernière, et arrêté un trafic naissant de faux

papiers récemment. Son chef ne manqua pas de le rappeler et de louer la patience et le sang-froid de la jeune femme. Mais, en cette heure tardive, c'étaient ses talents d'enquêtrice qu'il sollicitait.

— Je considère que vous avez assez de métier pour mener à bien la mission dont je vais vous parler. Vous n'êtes pas sans savoir que, depuis peu, nous subissons le fléau qui frappait autrefois la ville d'Abra. (Vesper haussa les sourcils, surprise.) Je vous ai vu fouiller dans les dossiers de l'adjudant hier soir, ne faites pas l'étonnée.

— Je cherchais les clés de la voiture banalisée, répondit-elle avec un aplomb remarquable.

— À d'autres, dit-il en levant la main pour éviter toute réplique. Peu importe, ce qui nous préoccupe en ce moment est bien plus important, et votre curiosité m'évite de vous rappeler Abra.

Vesper connaissait l'histoire de cette ville. Jadis florissante, elle avait été, cinquante ans auparavant, le théâtre de faits étranges. Tout avait commencé par une augmentation de la criminalité : les vols, du simple arrachage de sac à main au braquage de banque, s'étaient multipliés. La police avait tenté, dès le début, d'enrayer cette recrudescence, mais un phénomène inexplicable l'en avait empêché. Chaque criminel pris en flagrant délit et pourchassé finissait toujours par disparaître brusquement sous les yeux des forces de l'ordre. À cela s'ajoutaient d'autres phénomènes comme l'assèchement

des lacs, la disparition et l'effondrement de bâtiments. La ville tomba dans le chaos. Une partie de la population, terrifiée, s'était cloîtrée chez elle tandis qu'une autre avait quitté la ville, provoquant dans les agglomérations limitrophes un afflux de réfugiés sans précédent. Quant à certains habitants, ils avaient décidé de grossir chaque jour les rangs des malfaiteurs. Curieusement, il n'y avait aucune guerre entre gangs ni même de conflits de territoire. Les criminels semblaient s'être mis d'accord pour saccager la ville. Toutefois, la police avait fait face avec courage. Elle avait construit des barrages, contrôlé chaque passant, lancé de multiples assauts dans des planques présumées, infiltré des gangs et tenté d'espionner presque toute la ville. Mais cela n'avait pas suffi. De nombreux policiers avaient retourné leurs vestes et étaient devenus hors-la-loi.

Affaiblie, la police ne trouvait aucun indice et perdait progressivement ses moyens pour endiguer la chute de la ville. Entièrement pillée, Abra était passée de capitale économique à un amoncellement de ruines.

Les dossiers que Vesper avait parcourus présentaient des graphiques aux courbes inquiétantes et des rapports d'enquête en nombre. À défaut de pouvoir tout lire, la jeune femme avait retenu la conclusion du document, à savoir que les symptômes de la maladie d'Abra apparaissaient dans leur ville.

Le commandant expliqua à Vesper que la criminalité était pour l'instant restreinte à certains quartiers et que le service d'espionnage surveillait avec attention ces lieux. Il lui dit aussi

qu'il préférerait envoyer « un gars de chez nous » sur le terrain plutôt que de lire les rapports des autres. C'est pourquoi il conclut en ces mots :

— J'ai entièrement confiance en vous, Vesper. Vous n'êtes pas de ces agents que l'on peut corrompre, je sais que vous mènerez à bien cette enquête. Vous allez infiltrer un gang et tenter de savoir ce qui se trame derrière tout ça. Et surtout, revenez. Nous avons besoin de savoir.

Un coup de coude sortit Vesper de ses pensées vagabondes. Son voisin lui indiqua de la tête l'entrée de la ville. Il fallait se tenir prêt. La jeune femme se redressa sur son siège. Les autres occupants du véhicule étaient tous des hommes. Elle n'avait pas eu trop de mal à se faire accepter dans le groupe de braqueurs. Avec trois d'entre eux, elle avait déjà fait deux hold-up de petite importance. Mais aujourd'hui, un nouveau membre s'était joint à eux. Un spécialiste des casses. Ainsi renforcé, le gang avait décidé de s'attaquer à une bijouterie. Vesper devait entrer la première avec son prétendu mari et jouer le rôle d'une cliente venue acheter un collier de grande valeur.

Au cœur de la ville, la voiture ralentit et s'arrêta à un feu. Le conducteur désigna une rue et informa les autres de la proximité de leur cible. Vesper et son voisin descendirent et se dirigèrent, main dans la main, vers la boutique. Deux clients terminaient leurs achats et se tenaient au comptoir

prêts à payer. Les braqueurs firent mine de s'intéresser à un magnifique collier de diamants exposé en vitrine. Tandis qu'un vendeur s'avancait vers eux pour leur proposer son aide, les clients précédents remercièrent l'employé de caisse et sortirent de la boutique.

— Voulez-vous essayer ce collier ? demanda le bijoutier dans un grand sourire.

— Oui, répondit Vesper en se retournant, arme à la main. Et aussi tous les autres bijoux.

Le caissier glissa aussitôt une main sous le comptoir, mais l'acolyte de Vesper tira une balle dans le plafond pour le dissuader de faire un mouvement de plus. À ce moment, les autres braqueurs entrèrent dans la bijouterie.

Vesper fit s'allonger les deux employés à terre, mains sur la tête, et les maintint sous son joug alors que ses comparses vidaient les vitrines de leur contenu et remplissaient plusieurs sacs. Le braquage était minuté en prévision d'un appel à la police. Tout allait bien et en moins de cinq minutes, ils vidèrent la bijouterie, ligotèrent les employés et s'enfuirent, butin en main, dans le 4x4. Tout ce serait passé au mieux si Vesper n'avait pas prévenu sa brigade d'intervention la veille. Des bruits de sirènes retentirent alors qu'ils étaient encore en ville. Vesper vit les lumières des gyrophares derrière eux. La course-poursuite débuta. Le conducteur engagea le 4x4 dans les rues à pleine vitesse, faisant fi des piétons, et enchaînant les carrefours dangereusement.

— Il faut sortir de la ville, va vers l'ouest, lança son voisin.

— Le désert ? demanda surpris le conducteur, il n'y a rien là-bas, on risque d'y rester.

— Je sais ce que je fais, insista le gars.

Vesper s'accrocha à la poignée de la fenêtre lorsque le conducteur bifurqua sur la droite en dérapant et s'engagea sur la route d'El Pas, une ville-oasis au milieu du désert de Bacram. Ils prirent une grande accélération et distancèrent légèrement leurs poursuivants.

— Prends la prochaine à droite, indiqua le copilote, une fois la ville derrière eux.

— Ce serait plus rapide de continuer, répondit aussitôt le conducteur. Les chemins de terre ne mènent nulle part.

— Ils vont certainement mettre des barrages si ce n'est déjà fait !

La voiture emprunta quelques minutes plus tard la direction d'un petit village, qu'ils traversèrent en trombe dans un nuage de poussière. À présent, il n'y avait plus que le désert devant eux. Des cailloux, une terre rouge craquelée en certains endroits, et des cactus pointant leurs épines vers le ciel. Les voitures de police se rapprochaient dangereusement. Soudain, des coups de feu retentirent et un pneu avant du 4x4 creva. Le conducteur freina fortement et immobilisa miraculeusement le véhicule. Tous sortirent aussitôt de la voiture, un sac de bijoux dans les mains. Vesper et les autres couraient au milieu de nulle part avec, à leur trousse, la police, sirènes hurlantes.

Il ne semblait y avoir aucune échappatoire à cette poursuite.

— La voici, cria l'ancien copilote en désignant une forme étrange qui apparaissait un peu plus loin.

Tel un mirage, les contours d'une ville flottante se précisèrent devant eux. L'ensemble était tellement flou que Vesper savait que ses poursuivants ne verraient pas la ville. Elle sut aussi qu'elle et ses comparses disparaissaient tandis qu'ils franchissaient les limites de cette ville-mirage.

Un regard en arrière indiqua à Vesper qu'elle n'avait traversé qu'un léger voile. Pourtant, elle sentit un écart de température, la chaleur étouffante qu'elle subissait auparavant avait laissé place à une brise légère de printemps. Essoufflés, les cinq complices s'étaient arrêtés de courir. Le conducteur du 4x4 montra du doigt le contour des voitures de police qui s'éloignaient au loin comme si la ville se déplaçait.

Les cinq braqueurs se trouvaient à l'orée de la ville. Une centaine de mètres plus loin, un rempart délimitait les contours de la cité qui s'élevait majestueusement en arrière-plan. À l'exception de l'ancien copilote, tout le monde avait les yeux écarquillés et la bouche bée. Vesper regardait tour à tour le voile et la ville. Impressionnée par la taille et l'efficacité du camouflage optique, elle se demandait comment l'on pouvait garder invisible une cité entière et la déplacer de surcroît. L'un des malfaiteurs clignait des yeux comme pour vérifier que tout était réel alors que Vesper s'agenouillait et touchait de la

main le sol pavé de pierre noire. La ville flottante n'était pas un mirage. En se relevant, la jeune femme admira, le regard brillant, la fantastique apparition.

— Hé ! Vous avez l'intention de rester ici ? lança l'ancien copilote qui s'était avancé en direction des remparts.

Les quatre acolytes sortirent de leur contemplation et de leur stupeur et rejoignirent leur compagnon. Aussitôt, Vesper retrouva son esprit d'analyse. Certes, la cité était exceptionnelle, mais elle servait surtout d'échappatoire et de repaire à tous les criminels. Le groupe se dirigea vers une porte découpée dans la fortification, tel un arc romain.

Ils furent accueillis par trois robots humanoïdes. Deux d'entre eux gardaient l'entrée et un troisième était assis, tel un juge, sur la voûte. Au-delà de la porte, les bâtiments et les rues sinueuses de la ville s'étaient, surplombés par un édifice monumental. Vesper et ses comparses regardèrent avec surprise les androïdes. Subjugués et méfiants en même temps, ils restèrent en retrait tandis que l'ancien copilote, qui semblait connaître la procédure, se présentait spontanément devant les robots.

— Nous vous saluons, Gardiens, commença le malfaiteur dans un style châtié. Nous aimerions entrer dans votre noble cité.

— Bienvenue, humains ! Vous devez remplir ce formulaire avant d'aller plus loin. Si vous mentez, nous le saurons et nous vous expulserons, répondit le robot du sommet alors que les

deux autres leur tendaient des plaques de verre lumineuses. Laissez également toutes vos affaires, hormis vos vêtements.

Le braqueur remplit le formulaire, tendit le sac de bijoux qu'il possédait et fit signe aux autres de faire de même. Tout le monde s'exécuta excepté l'ancien conducteur. Visiblement encore affecté par son arrivée dans la ville, il tremblait et suait abondamment. En entendant la requête du robot, il s'emporta.

— Je ne vais certainement pas vous laisser ce qui m'appartient ! dit-il en reculant et en tenant fermement contre lui le sac de bijoux.

— Ne fait pas l'idiot, intervint le copilote, ça marche comme ça ici.

L'ancien conducteur continua de s'entêter quelques minutes jusqu'à ce que le robot les surplombant lui tombe dessus et l'envoie, avec une force incroyable, dans les airs et à travers le voile. L'androïde se saisit ensuite du sac tombé à terre, le remit à ses acolytes, puis regagna sa place. L'expulsion accéléra la remise des butins et des armes. En échange, à chacun fut donné un bracelet crédité du montant de leurs biens. Les robots enregistrèrent les informations des feuilles de verre et les laissèrent passer en leur souhaitant un bon séjour.

Le copilote les mena jusqu'à un établissement où se trouvait, dans une grande salle, une multitude de cocons iridescents. Il leur expliqua qu'ils pouvaient s'y installer et vivre plusieurs jours de cette manière grâce aux crédits qu'ils venaient de recevoir. Curieux, ils réservèrent tous une place.

La particularité de ces cocons tenait dans la dématérialisation de leurs services. Tout était sensoriel. Vesper comprit qu'elle pouvait se faire masser, plonger en pleine mer, voyager sur des terres inconnues et connaître tous les plaisirs auxquels elle aspirait. Seuls les repas étaient réels, servis avec attention par les robots tenanciers de l'établissement.

Vesper dépensa quelques crédits avant de se rendre compte qu'elle n'avait pas bougé depuis plus de quatre heures. Elle émergea du programme et sortit du bâtiment.

L'avenue principale de la ville menait à une tour gigantesque. Vesper la compara à la tour de Babel. Sa hauteur était aussi impressionnante que sa largeur. Sa base était circulaire, les étages s'empilaient les uns sur les autres avec une section de plus en plus petite. Au sommet, une coupole couronnait l'imposante construction. La jeune femme tenta de s'en approcher au plus près, mais un escadron de robots l'arrêta, lui interdisant d'aller plus loin, et la reconduisit près de l'établissement à cocons. Elle attendit la tombée de la nuit puis s'engagea à nouveau dans les rues de la cité. Elle se cacha à plusieurs reprises pour ne pas être vue des groupes d'androïdes qui patrouillaient. Plus elle se rapprochait de la tour, plus elle croisait de robots et risquait de compromettre son enquête. Finalement, elle se plaça au plus près et attendit. Où allaient toutes les richesses saisies à l'entrée de la ville ? Tout le monde semblait les considérer comme le simple paiement de leur séjour et personne ne cherchait à en savoir plus. Pourtant,

Vesper avait une petite idée du lieu de conservation. Seul un bâtiment de cette envergure pouvait stocker l'ensemble de ces biens. Les passages réguliers des robots devant l'infrastructure empêchaient Vesper de s'y introduire. Elle attendit patiemment avant de voir les patrouilles s'espacer. Quelques instants plus tard, elle profita d'une brèche pour se lancer et se faufiler dans la tour. Mais elle n'avait pas repéré le petit robot qui planait, silencieux, à proximité d'elle et qui ne la lâchait pas d'un mètre.

Des lumières tamisées éclairaient le hall d'entrée de la tour. Il s'agissait d'une immense salle circulaire avec en son centre une colonne massive contre laquelle s'appuyait un escalier monumental en forme d'hélice. Vesper s'y dirigea à pas rapides. Le petit robot la suivit, sans bruit. La configuration des lieux n'était pas à l'avantage de la jeune femme, elle pouvait tomber à tout moment face à un escadron de robots. Mais elle n'imaginait pas un instant renoncer à sa mission. Elle gravit les marches prudemment en longeant, au plus près, la colonne centrale. Une dizaine de minutes d'ascension plus tard, l'aspect de la colonne changea devenant vitreux et laissant apparaître sa structure interne : un réseau complexe de tubes argentés et transparents. Ils s'élançaient, serrés les uns contre les autres, vers le sommet encore invisible. Au fil de son ascension, Vesper vit passer des boules lumineuses et multicolores à travers ces tubes. Seule, au cœur de cette tour,

la jeune femme se sentit fragile. Elle s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et regarder les tubes argentés. Le reflet du robot volant lui fut alors renvoyé. Aussitôt, Vesper retint sa respiration, mais l'engin restait stationnaire et ne semblait pas vouloir l'arrêter. Sur l'une de ses faces, un écran, similaire à celui d'un appareil photo numérique, reflétait ce que le robot regardait, c'est-à-dire Vesper. Elle comprit que son entrée en ces lieux avait été favorisée. Elle hésita à descendre, mais elle ne put se résigner à abandonner. Elle voulait savoir, c'était le but de sa mission. Elle reprit son ascension, sans faire attention à ce qu'elle nomma robot-caméra, et accéda enfin au premier étage. D'autres tubes argentés en sortaient et s'unissaient à ceux de la colonne centrale pour rejoindre une grande salle. Vesper les suivit et quitta l'escalier qui continuait vers les hauteurs. Les tubes traversaient une pièce vide avant de rejoindre une immense baie vitrée. Derrière s'entassait une quantité impressionnante d'or et d'argent, de pierres inconnues et de bijoux, de monnaies et d'objets précieux en tout genre. Vesper pensa aussitôt à la caverne d'Ali Baba. Elle s'approcha lentement, le regard hypnotisé, et leva la main pour toucher un lingot d'or, mais la vitre froide arrêta son geste et la sortit de cet envoutement admiratif.

En reprenant l'escalier, Vesper vit se succéder à chaque étage des salles pleines de richesses. La jeune femme s'arrêta aux premières puis ne lança qu'un rapide coup d'œil aux suivantes, au cas où le contenu changerait. Que pouvaient faire

les habitants robotiques de cette ville avec tous ces biens ? Le robot-caméra continuait à l'escorter tranquillement. Elle s'arrêta dans une nouvelle salle où un bruit venait de se faire entendre. Cette fois-ci, la baie vitrée abritait d'immenses piles de billets. Un des tubes connectés à la paroi de verre aspirait à intervalles réguliers les liasses puis les transformait en sphères lumineuses. La jeune femme commençait à comprendre ce qui se passait ici. Elle aurait aimé gravir plus vite cet escalier sans fin, et demander, à qui que ce soit, le secret de cette ville, mais un soupçon de raison la retenait et lui intimait de faire attention. Le danger se situait certainement plus haut.

La fin de l'escalier se profila. Le robot-caméra dépassa Vesper et sortit au dernier étage. La jeune femme entendit des bruits au-dessus d'elle. Prudente, elle s'arrêta sur les dernières marches. Un coup d'œil rapide lui dévoila une salle de petite dimension recouverte d'une magnifique coupole transparente. À l'intérieur de la pièce, plusieurs robots humanoïdes s'affairaient à diverses tâches. Vesper resta tapie en haut des marches.

Il devait s'agir d'une salle de pilotage, car un long tableau de bord était encastré sur l'ensemble du mur circulaire de la pièce. Vesper fut intriguée par ce qui trônait au centre de la pièce : une sphère d'au moins deux mètres de diamètre. Sa couleur noire rappelait la matière inconnue dont était composé l'ensemble de la ville. La jeune femme vit qu'elle n'était pas

complète, un quart de sa surface supérieure s'ouvrait comme une visière de casque. Les robots allaient et venaient avec hâte entre la sphère et le tableau de bord. Les tubes, que Vesper avait suivis lors de sa montée, sortaient des murs et se terminaient à leur extrémité par une bulle de verre argentée. Lorsqu'un tube crachait une boule lumineuse à l'intérieur, un robot arrivait immédiatement, fermait l'entrée du tube, s'emparait de la bulle, et s'avancait vers la sphère qui s'ouvrait pour recevoir son contenu. Une dizaine de robots s'affairaient dans la pièce. Vesper vit une petite lumière s'allumer au-dessus de la sphère avant chaque départ de robot vers le tableau de bord. S'ajoutant à ce manège incessant, plusieurs autres machines opéraient de multiples combinaisons sur d'étranges interfaces visuelles, à l'allure d'ordinateurs.

Vesper observa la scène patiemment, avant de comprendre le fonctionnement principal des machines. Tout commençait par la lumière qui s'allumait au-dessus de la sphère. Un signal devait être envoyé à l'une des machines munies d'un ordinateur ; elle effectuait alors une requête informatique vers les salles des coffres et trouvait ce qui avait été demandé. Vesper vit sur un écran s'afficher la demande : une robe. Une autre machine se chargeait de dématérialiser l'objet puis de le rapatrier sous forme lumineuse à travers les tubes. Une fois dans la bulle, elle était récupérée par un robot qui la jetait ensuite dans la sphère. La jeune femme était fascinée à un point tel qu'elle ne voyait pas le robot-caméra accroché à la

voute de la coupole, et pointé sur elle.

Vesper savait que cette ville hors-la-loi pillait des contrées entières et leurs environnements, en utilisant les habitants eux-mêmes, et en leur faisant miroiter une vie paradisiaque dans des cocons. Mais ces derniers étaient naïfs d'imaginer que cela durerait éternellement. La ville avait probablement l'ambition de s'accaparer toutes les richesses de la planète, sans aucune exception. Mais il y avait un chaînon manquant dans cette reconstitution, celui du mobile et Vesper était sûre que la réponse se trouvait dans cette sphère. Elle voulait s'en approcher, même si elle était désarmée. Mais le risque était trop grand en cet instant. Affaiblie par son ascension vertigineuse et sa concentration extrême, elle décida d'attendre. Très longtemps.

Elle s'était assoupie au son répétitif rythmant les actions des robots. C'est le silence qui la réveilla. Un silence inquiétant. Vesper était ankylosée. Elle jeta un coup d'œil à la salle de pilotage. Les robots avaient disparu et le ballet des lumières s'était éteint. La sphère, au centre, semblait en sommeil. En revanche, le robot-caméra la fixait toujours du haut de la coupole.

Vesper attendit encore un moment avant de bouger puis sortit de l'escalier. Le robot-caméra pivota légèrement sur lui-même. La jeune femme contourna prudemment la sphère. La visière était transparente. Elle vit, à l'intérieur, un ensemble de petits points lumineux perdus dans une masse noire, à l'image

d'une nuit étoilée.

La visière de la sphère s'ouvrit, faisant brusquement reculer la jeune femme qui se retrouva entourée d'une dizaine de robots. Deux d'entre eux l'empoignèrent fermement. Le robot-caméra se décrocha aussitôt de la coupole et descendit lestement devant elle. Il observa Vesper dont le visage se reflétait sur sa surface métallique. Prisonnière des bras d'acier, la jeune femme essaya d'établir un dialogue. Elle se présenta comme étant une simple habitante de la ville, certes un peu curieuse, mais dépourvue de mauvaises intentions. Le son de sa voix trahissait son angoisse. Elle se maudissait de ne pas avoir pu garder son arme et d'être montée jusqu'ici sans avoir prévu un moyen de s'enfuir. L'apparition de cette ville-flottante l'avait complètement déstabilisée. En temps normal, elle n'aurait pas agi de cette manière, elle aurait élaboré un plan judicieux et suivi une stratégie exemplaire. Comment avait-elle pu tomber si bêtement dans un tel piège ?

Soudain, une lumière clignota sur le haut du robot-caméra, comme s'il transmettait des ordres. Un androïde avança aussitôt vers la jeune femme et se pencha pour se saisir de ses pieds. Cette fois-ci, Vesper eut l'esprit vif ; elle projeta sa tête violemment vers le robot-caméra qui fut éjecté au-delà de la sphère. À demi assommée, elle tenta d'échapper aux liens rigides qui la retenaient. En vain. Le robot-caméra surgit derrière la sphère, lumière clignotante. Sans plus attendre, les robots la transportèrent jusqu'à la visière grande ouverte de la

sphère puis la glissèrent à l'intérieur.

La visière se referma sur elle.

Vesper flottait dans l'univers, transportée vers une destination inconnue. Les planètes éparpillées et les multiples soleils défilaient sous son regard fatigué. Enfin, un système planétaire se précisa, la jeune femme dépassa l'astre lumineux qui l'éclairait et fonça vers une petite planète. L'entrée dans l'atmosphère lui fit perdre connaissance. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle se trouvait assise sur une rue pavée de pierres noires et adossée à une immense bâtisse. Elle se leva lentement et porta la main à sa tête qui la faisait souffrir.

Ce qui s'offrait à ses yeux était d'une beauté hors pair. La lumière du soleil se reflétait de toute part à tel point qu'elle dut plisser les yeux. Elle s'engagea dans la rue et contempla la splendeur des bâtiments, le raffinement des décorations, le luxe et l'élégance des personnes qu'elle croisait. Des robots humanoïdes se faufilaient entre les gens vers des destinations différentes.

De plus en plus affamée, Vesper entra finalement dans un établissement à l'enseigne semblable à celle d'un restaurant et alla s'asseoir à une table. Il n'y avait aucune réception, aucun serveur, pas même l'entrée d'une cuisine en vue. Pourtant des clients mangeaient.

— J'ai faim, dit-elle faiblement en regardant autour d'elle, perdue.

Son appel fut perçu bien au-delà de ce monde, il traversa l'univers et déclencha un signal lumineux au-dessus de la sphère. Dans la salle de pilotage, une machine interpréta son message par un besoin de nourriture. Elle lança une recherche dans les coffres de la tour. L'un d'entre eux contenait des produits de toutes sortes issus du pillage auquel la ville s'était livrée la veille. La nourriture fut dématérialisée, récupérée dans plusieurs bulles par les robots. L'un d'eux, après avoir renseigné les coordonnées de la planète où se trouvait Vesper, leur ordonna de déverser le tout.

La requête de Vesper n'avait pris qu'une poignée de secondes. Un repas constitué de viandes, de légumes divers et de fruits, se matérialisa sur la table. La jeune femme, la bouche grande ouverte, regarda ce miracle s'accomplir devant elle. Puis elle se jeta avidement dessus.

Une fois rassasiée, Vesper retrouva son esprit d'analyse. À présent, elle savait que la magnificence des lieux était directement liée à la ville flottante. C'était ici que les robots livraient, sur commande, le fruit de leur pillage. Il ne pouvait y avoir qu'une seule ville pour amasser autant de richesse.

— Des pillards de l'espace, dit-elle à voix basse tout en sortant du restaurant.

Vesper n'en revenait toujours pas. Elle pensa au commandant de police et à sa lutte contre la criminalité. Pourrait-il seulement savoir un jour ce qui se passait réellement sur Terre ? Pourrait-il y croire ? Pourrait-il lutter ?

La jeune femme s'arrêta au milieu de la rue.

— Je veux une arme à feu, ordonna-t-elle avant de voir apparaître son ancienne arme dans la main.

En s'enfonçant dans les splendides allées de la cité planétaire, un sourire se dessina sur son visage. Pouvait-on être hors-la-loi en ces lieux ?

Hécate

Une force ancienne et surnaturelle, excite la convoitise de mystiques nazis... Afin d'en conquérir le pouvoir et donner la victoire à Hitler, une expédition est mise sur pied. Elle se rendra en Syrie et en Irak où, dans un désert si propice aux mirages, l'amour et la mort réuniront à travers les siècles des destins de légende...



Le premier roman inédit de **Nathalie Henneberg** à paraître depuis sa disparition. Achievé grâce à la collaboration de Didier Reboussin et Cyril Carau.

Informations et commande sur <http://sombres-rets.fr>

Questions à Louisia,
auteur de *La ville nébuleuse*

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Tout est source d'inspiration pour moi. Les gens dans la rue, les lieux que je visite, les événements de la vie quotidienne, les imprévus me donnent des idées que je m'empresse d'écrire sur un bout de papier. J'ai aussi l'habitude de déformer le réel. Par exemple, quand je regarde la télévision, je retiens une information et je tisse autour une histoire imaginaire. Je ne peux pas m'en empêcher ! C'est ainsi que naissent mes nouvelles.

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?

J'essaie toujours d'avoir un plan avec au minimum le début et la fin de la nouvelle. Je ne commence pas une histoire si je n'ai pas en tête les personnages, les lieux et le fil directeur du récit. J'ai tenté plusieurs fois d'écrire au fil de l'eau mais je m'égare rapidement, en quête d'un rebondissement ou d'une fin cohérente. Mais je n'aime pas aussi faire des fiches prédéfinies avec les caractéristiques des personnages ou des événements. Je trouve que ça demande beaucoup trop de travail et ça limite l'évolution de l'histoire au fur et à mesure de l'écriture.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Ce dont j'étais sûre dès le début, c'était que le hors-la-loi que je choisirais ne serait pas un individu. Je voulais quelque chose de plus grand, de plus majestueux. Un hors-la-loi que l'on ne pourrait atteindre.

Quels sont selon toi les bons ingrédients d'une nouvelle ?

Il est certain qu'une nouvelle se doit d'être écrite avec soin. Et c'est d'ailleurs ce qui me prend le plus de temps. Mais les goûts sont tellement variés que je dirais qu'il n'y a pas d'ingrédients miracles pour faire une belle nouvelle. Il faut juste se faire plaisir en écrivant.

Quel hors-la-loi célèbre t'intéresse le plus et pourquoi ?

Tous et aucun. Les hors-la-loi me font peur. Ils me fascinent aussi. Quels qu'ils soient, ils réussissent l'incroyable pari de vivre en dehors du chemin bien tracé de la société. Ce que je serais incapable de faire.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

J'aimerais terminer le roman jeunesse que j'ai commencé il y a un peu plus d'un an. C'est un projet mais aussi un véritable défi car je n'ai encore jamais réussi à finir un livre. Je vais donc rassembler le temps, la patience et la motivation et me lancer à nouveau dans cette aventure.

Galaxie 19

Une Revue de Science-Fiction de référence.

Avec au sommaire de ce numéro :



Un dossier consacré à Joëlle Wintrebert.

Des nouvelles :

Ghosts in the Shellfish, P. Heurtel
Les 4 saisons de la Baleine, O. Caruso
Terreur sur l'oubli, P. Curval
Les lupins bleus, P. Anthony
Le couloir, D. Macan
L'enfant du lignage, J. Wintrebert
Amertume, A. Mishra

Et comme toujours les chroniques littéraires et artistiques, les notes de lectures, l'actualité des parutions...

Informations et commande sur <http://galaxies-sf.com>.

Le mot de la fin

Nos hors-la-loi vous souhaitent bonne route. Mais tremblez, fidèles lecteurs ! Didier Reboussin vous attend à la croisée des chemins pour notre treizième opus. Grand timonier, le temps d'un numéro, il vous dévoilera bientôt la thématique de ce prochain Univers.

Crédits

Univers 12 d'OutreMonde - Octobre 2012 (revue apériodique)
<http://outremonde.fr> - contact@outremonde.fr

Rédacteur en chef : Cyril Carau.

Maquette : Élie Darco.

Couverture : Alda.

Auteurs : Frédéric Czilinder, Marie Loresco, Louisia, Richard Mesplède, Thomas Spok et Aurélie Wellenstein.

Chroniqueurs : Didier Reboussin et Élie Darco.

Illustrateurs : Annick De Clercq, Cyril Carau, Clg, Nathy, Run's et Tony Patrick Szabo.

Comité de lecture : Cyril Carau, Élie Darco et Claude Le Men.

Corrections et relectures : Cyril Carau et Élie Darco.

Remerciements : Tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.



Univers 12 d'OutreMonde

Octobre 2012

<http://outremonde.fr> - contact@outremonde.fr